

TOTALITARISMES : DE LA TERREUR AU MEILLEUR DES MONDES

Michel Freitag

La Découverte | *Revue du MAUSS*

2005/1 - no 25
pages 143 à 184

ISSN 1247-4819

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-du-mauss-2005-1-page-143.htm>

Pour citer cet article :

Freitag Michel, « Totalitarismes : de la terreur au meilleur des mondes »,
Revue du MAUSS, 2005/1 no 25, p. 143-184. DOI : 10.3917/rdm.025.0143

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

TOTALITARISMES : DE LA TERREUR AU MEILLEUR DES MONDES¹

par Michel Freitag

« Even the emergence of totalitarian governments is a phenomenon within, not outside, our civilization. The danger is that the global, universally, interrelated civilization may produce barbarians from its own midst by forcing millions of people into conditions which, despite all appearances, are the conditions of savages. »

Hannah ARENDT,

The Origins of Totalitarianism.

« C'est ici que doit s'engager le travail de mémoire, qui permet de passer, non directement d'un cas particulier à un autre, sur la foi de quelque vague continuité ou ressemblance, mais du particulier à l'universel : au principe de justice, à la règle morale, à l'idéal politique, lesquels se laissent examiner et critiquer à l'aide d'arguments rationnels. Le passé n'est alors ni simplement répété jusqu'à satiété ni galvaudé en analogie universelle, mais lu dans son exemplarité. »

Tsvetan TODOROV, « Du bon et du mauvais usage de la mémoire² ».

Deux grandes figures du « totalitarisme » ont marqué l'expérience collective du xx^e siècle, celles de l'hitlérisme et du stalinisme. C'est donc bien naturellement autour d'elles qu'a été forgé le concept socio-politique du totalitarisme. Mais il convient de se demander maintenant, alors que ces deux formes éminemment *visibles* et *sensibles* ont disparu (l'une en 1945, l'autre entre 1953 et 1989), si elles n'en avaient pas trop exclusivement capté le concept, conduisant certains à en resserrer étroitement le sens autour de leurs manifestations les plus extrêmes (camps d'extermination nazis,

1. Le présent texte est le condensé d'une étude sur les totalitarismes que j'ai réalisée dans le cadre de l'ouvrage publié sous la direction de Daniel Dagenais *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain* [2003]. J'y avais réutilisé une interprétation sociologique de la signification du totalitarisme nazi que j'avais présentée il y a plus d'une vingtaine d'années [cf. Freitag, 1983] ainsi qu'une analyse théorique du procès historique de formation de la nation, qui est restée inachevée.

2. Tsvetan Todorov, « Du bon et du mauvais usage de la mémoire », *Le Monde diplomatique*, avril 2001, p. 11.

purges staliniennes et Goulag), soit au contraire en permettant à d'autres de diffuser ce sens très largement autour de ce noyau (qui sert alors d'épouvantail), de telle sorte que tout ce qui, dans la philosophie, dans le droit et le politique, dans l'idéologie et dans la culture, aurait pu de près ou de loin leur servir de trépied, d'inspiration ou de justification, de même que tout ce qui aurait comporté politiquement quelque analogie avec elles ressortirait à une même tendance ou à une même complexion « totalitaire³ ». La question se pose cependant de savoir si, en fixant ainsi le concept du totalitarisme, ces deux représentations en apparence opposées des totalitarismes historiques ne servent pas depuis longtemps à l'occultation d'une nouvelle forme de totalitarisme *sans nom et sans visage* dont la forme et la dynamique seraient profondément inscrites dans les modalités de régulation opérationnelles qui caractérisent la *mutation organisationnelle et systémique* des sociétés contemporaines, et qui se déploient en particulier dans le procès que l'on nomme « la globalisation ». Si une telle parenté (mais il ne s'agit pas de filiation!) peut être établie sur le plan formel, c'est que le nazisme et le stalinisme appartiennent bien *structurellement* à l'histoire contemporaine, et cela non comme de pures aberrations désormais enfermées dans leur moment historique propre et apparemment totalement dépassé, mais comme des révélateurs « exceptionnels » d'une crise générale et d'une mutation décisive de la modernité au milieu desquelles nous vivons encore. La thèse que je veux soutenir est en effet que le phénomène totalitaire, dans ses diverses formes, est profondément ou essentiellement lié à la mutation des sociétés modernes en systèmes « postmodernes », ou, pour le dire en termes plus théoriques, le passage d'une forme de société régulée selon le mode politico-institutionnel à une forme régie selon un mode systémique à caractère décisionnel-opérationnel⁴. L'hitlérisme et le stalinisme pourraient alors être appréhendés comme des tentatives de court-circuiter une modernité que les sociétés allemande et russe ne rejoignaient, politiquement et économiquement, que dans le moment où elle était déjà entrée en crise, alors même qu'elles essayaient, par une impitoyable volonté, de dépasser leur archaïsme et d'acquérir le statut de grande puissance à travers la mobilisation de tous les moyens techniques (matériels, organisationnels, idéologiques et psychologiques) d'exercice de la violence. La question se pose donc de savoir comment ces manifestations d'exception s'inscrivent dans un mouvement à portée beaucoup plus large et comment, après leur échec retentissant et par-delà celui-ci, elles

3. Selon l'idée simpliste que tout ce qui ne rentre pas dans le modèle « libéral et démocratique » est par là même de nature « totalitaire ». On trouve une bonne expression d'un tel manichéisme chez Richard Rorty [cf. par exemple, Rorty, 1989]. Voir également J.-L. Talmon [1966].

4. J'ai développé ces concepts dans le second volume de *Dialectique et société* [Freitag, 1986].

peuvent encore éclairer la nature et la signification de la mutation sociétale et civilisationnelle à laquelle nous participons présentement.

Pour en juger, il faut faire l'effort de repenser ce qui peut bien représenter l'« essence » du totalitarisme puisqu'à défaut, on devrait admettre qu'il ne s'agit pas là d'un concept socio-historique pertinent, mais seulement d'une dénomination circonstancielle ou d'un slogan. À mon sens, trois œuvres nous donnent, plus profondément que la plupart des travaux académiques consacrés à l'étude de ce phénomène, accès à la compréhension de l'essence du totalitarisme en tant que concept possédant une base et une portée socio-historique réelle, en même temps large et précise. Une seule possède le caractère d'une analyse socio-politique proprement théorique : il s'agit des essais sur *les Origines du totalitarisme* de Hannah Arendt, dont on a célébré il y a quatre ans le cinquantenaire de la parution⁵, les deux autres sont des œuvres de fiction : il s'agit du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley [1933] et de *1984* de Georges Orwell [1950]. L'ouvrage de Hannah Arendt est paru six ans après la chute militaire de l'Allemagne hitlérienne et deux ans avant la mort de Staline et les transformations de l'Union soviétique qui l'ont suivie. C'est une étude socio-politique classique, richement documentée⁶, mais c'est aussi beaucoup plus que cela : une œuvre de réflexion politique ayant une inspiration et une portée très générales, et possédant donc aussi un caractère éminemment philosophique. Or c'est seulement à un niveau philosophique que le concept de totalitarisme – tel qu'il a précisément été utilisé pour décrire et dénoncer le nazisme et le communisme soviétique – peut trouver un fondement solide dans la mesure où il désigne une forme sociale dans laquelle se trouve systématiquement remis en question et virtuellement aboli ce qui constitue, au niveau le plus essentiel, la *nature de l'être humain* et la *nature de la société*. Et

5. L'ouvrage de Hannah Arendt est paru aux États-Unis en 1951 sous le titre *The Burden of our Time*.

6. Des centaines d'ouvrages sur le nazisme et sur le communisme soviétique ont paru depuis, qui s'appuient souvent sur des données qui étaient restées inaccessibles à Hannah Arendt. Mais on peut affirmer, après avoir relu maintenant ses essais sur *les Origines du totalitarisme*, que rien, au niveau des données de fait (archives, témoignages, procès, etc.), n'a été ajouté aux informations dont elle disposait qui se soit révélé déterminant concernant la *nature* du système nazi et la compréhension *générale* qu'on peut en avoir (il serait beaucoup plus hasardeux d'en dire autant en ce qui concerne l'Union soviétique sous le régime stalinien). Et on peut également affirmer qu'aucun autre ouvrage n'est paru depuis qui ait témoigné non seulement d'une aussi grande force d'analyse, mais surtout qui soit parvenu à prendre la mesure de la signification radicale du totalitarisme en se plaçant dans une vision aussi large du destin civilisationnel des sociétés modernes occidentales. À cet égard, ces essais sur *Les origines du totalitarisme* de Hannah Arendt doivent d'ailleurs être lus à la lumière de l'ensemble de son œuvre, à caractère autant philosophique que socio-politique et socio-historique – notamment sa trilogie inachevée, d'inspiration kantienne, *La vie de l'esprit* [1981], son ouvrage sur la *Crise de la culture* [1972] et enfin ses articles sur *Eichmann à Jérusalem* ainsi que sur les *Pentagon Papers* (traduits sous le titre *Le mensonge en politique*, 1972).

c'est une telle portée philosophique que possèdent également les ouvrages de Huxley et d'Orwell qui sont, eux, des œuvres de fiction dont la première a un caractère largement prémonitoire puisqu'elle est parue en 1932 – alors que l'ouvrage d'Orwell est de 1949. Par leur dimension imaginative, par leur puissance de synthèse et leur cohérence sociologique systématique, ces œuvres transcendent largement l'histoire réelle des régimes nazi et communiste, et leur signification reste ainsi très vivante même après la disparition de ceux-ci : ce sont des paraboles qui, grâce à leur inspiration nourrie par un regard critique porté sur l'histoire réelle du xx^e siècle, nous préviennent d'un avenir dans la réalisation effective duquel nous sommes peut-être engagés en tant qu'humanité, même si c'est par un chemin totalement différent de celui qui avait été suivi par les deux grandes figures « nationales » du totalitarisme du xx^e siècle. J'évoquerai enfin encore, comme une des références capitales de mon analyse, l'ouvrage magistral qu'Eric Hobsbawm a consacré au xx^e siècle, *L'âge des extrêmes* [1999], un siècle qui malgré les excès de violence et les luttes révolutionnaires qui l'ont marqué, *n'a résolu aucun des problèmes majeurs du xix^e siècle dont il avait hérité*. Des problèmes et des contradictions qui restent avec nous en ayant largement changé de visage mais non pas de nature et dont l'ampleur s'est fortement accrue au lieu de se réduire : des problèmes dont il n'est pas tout à fait déraisonnable de penser qu'ils pourraient précisément encore trouver leur réponse et éventuellement leur fixation définitive, sinon leur solution et leur dépassement, dans une forme elle aussi tout à fait inédite, mais désormais effectivement universelle de totalitarisme.

En m'inspirant du sens du concept qui peut être dégagé des œuvres que je viens de citer, mon objectif dans cet essai sera de mettre en lumière l'existence d'*une dimension totalitaire extrêmement profonde dans la forme même de la mutation postmoderne, organisationnelle et systémique, des sociétés contemporaines*, et de souligner son importance pour notre avenir civilisationnel non seulement occidental, mais désormais mondial⁷. J'ajoute que cette forme processuelle, dont je tenterai de montrer qu'elle est intrinsèquement totalitaire, ne peut pas elle non plus se passer d'un recours à la violence directe là où sa tendance à la suprématie sur l'ensemble des domaines de la vie reste encore confrontée à des modalités synthétiques de constitution de la société et de l'identité, de l'agir et de l'expérience humaine.

Dans cette confrontation théorique des totalitarismes politiques du milieu du xx^e siècle (dans lesquels le recours à la violence directe est central et massif) et de la dimension totalitaire systémique, apolitique ou antipolitique

7. Je pense en particulier à ce que représenterait un traitement purement techno-systémique des problèmes de survie de l'humanité et de la planète, dont on sait avec certitude qu'elles sont menacées maintenant autant par l'expansion irréfléchie de la technique que par le déploiement débridé de notre mode de vie « développé », où la liberté se réduit à la liberté de consommation.

qui est inhérente aux développements sociétaux contemporains (où le recours à la violence directe est marginal et périphérique, mais loin d'être inexistant), j'ai renoncé, pour diverses raisons, à intégrer ici une étude sur la spécificité du totalitarisme soviétique-stalinien. Je me contenterai de dire ici que d'un point de vue théorique très global, le nazisme et le stalinisme représentent deux tentatives analogues, tant dans leurs conditions socio-historiques relatives que par leurs visées de domination sociétale totale qui sont impliquées dans un programme de passage direct d'une forme de société encore fortement engoncée dans des formes sociales prémodernes à une « post-modernité » essentiellement technologique régie selon des principes organisationnels et systémiques : il s'agissait dans les deux cas d'un *passage forcé* cherchant à court-circuiter expressément toute la structure politique, institutionnelle et idéologique de la modernité par un mouvement incarnant ou matérialisant un engagement révolutionnaire à caractère hyper-volontariste⁸.

LE PHÉNOMÈNE TOTALITAIRE COMME FORME LIÉE À LA TRANSITION DE LA MODERNITÉ POLITICO-INSTITUTIONNELLE À LA POSTMODERNITÉ DÉCISIONNELLE, OPÉRATIONNELLE ET SYSTÉMIQUE

Je voudrais ici donner un bref résumé du cadre interprétatif qui me permet de comprendre les totalitarismes de la première moitié du xx^e siècle et les tendances totalitaires impliquées dans la globalisation organisationnelle-systémique contemporaine à l'intérieur d'une même problématique socio-historique, qui met en scène deux modalités de passage de la modernité à la postmodernité : d'un côté, un passage forcé, partant d'une condition socio-historique « immature » ou « archaïque » et dans lequel on assiste à un violent rejet de la modernité des Lumières; de l'autre, une transition lente et progressive, qui se pense plutôt elle-même comme un accomplissement de la modernité, celle-ci n'étant cependant plus comprise que dans sa dimension techno-économique. Ce qui implique de se référer à la double dialectique concrète de transition qui a caractérisé le développement de la modernité occidentale : d'abord la transition des sociétés traditionnelles aux sociétés modernes, puis maintenant le passage de celles-ci à une nouvelle forme postmoderne de nature systémique; ces deux transitions ont été caractérisées par deux dynamiques spécifiques de *crise*, qui en sont

8. Cela dit, les différences entre le nazisme et le communisme stalinien sont évidemment importantes aussi bien quand on les considère en eux-mêmes que dans leurs rapports à la dynamique globale des sociétés modernes et à la signification exemplaire qu'ils peuvent y posséder; mais je ne m'y attarderai pas ici puisque l'essentiel de la comparaison que je ferai entre les totalitarismes « archaïques » et les tendances totalitaires du monde contemporain se référeront uniquement au modèle hitlérien.

venues à se chevaucher dans les situations particulières où les formes archaïques du totalitarisme ont pris naissance. En revanche, le passage contemporain à la postmodernité⁹ ressortit plutôt de l'évolution singulière que la forme moderne de société a suivi, de manière endogène, sous l'effet du capitalisme industriel, d'abord en Amérique, mais ensuite également à travers le développement du réformisme social-démocratique et de l'État-providence dans les pays avancés d'Europe. Ici, la crise se présente plutôt comme crise d'identité, crise de sens, crise de légitimité que par l'affrontement violent de forces sociales, mais son horizon est celui d'une crise écologique tout à fait globale, ainsi que d'une crise « humanitaire » où une large part de l'humanité devenue « excédentaire » est menacée de disparition¹⁰.

Le passage de la tradition à la modernité n'a pas eu lieu sous la forme d'un processus évolutif, de nature essentiellement culturelle ou encore technique. Il n'a été ni le cheminement d'un déterminisme ni la réalisation d'une idée : il a consisté en un procès dialectique associé à une dynamique d'affrontement et de crise dont les formes typiques doivent être rapportées à ses deux extrêmes. La première forme de crise est celle qu'a subie la société médiévale européenne sous l'effet du développement de la société bourgeoise marchande à la fin du Moyen Âge, alors que la seconde est celle qui va atteindre la société politico-institutionnelle proprement moderne à la suite du développement du capitalisme industriel et des nouvelles contradictions dynamiques qui lui sont inhérentes¹¹. La crise de la société traditionnelle s'est trouvée durablement intégrée dans les tensions qui ont animé tout le développement de la société moderne (selon un système tripolaire comprenant l'aristocratie, la bourgeoisie et la royauté, la paysannerie majoritaire ne participant guère directement au procès de construction de la modernité, sauf à y surgir parfois de manière destructrice). C'est dans le développement de l'État national que ces tensions ont trouvé leur lieu d'expression et leur moment de dépassement synthétique (mais non de résolution ou de dissolution) à caractère juridico-politique, créant progressivement, sous la forme de l'État-nation, une nouvelle modalité dynamique de régulation et de structuration générale des rapports sociaux à laquelle s'est progressivement attachée ou fixée l'identité collective.

9. Ce qui renvoie à son tour à la problématique des modes de reproduction culturelle-symbolique, politico-institutionnel et décisionnel-opérationnel que j'ai présentée dans *Dialectique et Société* (vol. II). Concernant la mutation postmoderne, cette théorie a ensuite été développée principalement dans M. Freitag [1989, 1994, 1998] et dans M. Freitag (avec Y. Bonny) [2002].

10. On pourrait parler d'une résurgence au niveau planétaire du darwinisme social (devenu sociétal) et du malthusianisme le plus cynique, mais cela ne se voit pas immédiatement lorsqu'on vit au cœur de la partie dominante du monde (les pays du Nord, le G8, etc.) qui commande le cours de l'histoire actuelle. Depuis cette position privilégiée, il faut penser pour voir.

11. Pour une analyse des différentes phases historiques et structurelles du développement de ces contradictions, cf. Michel Freitag et Éric Pineault [1999].

*France et Angleterre*¹²

En prenant l'Angleterre et la France comme des modèles types, on peut distinguer deux modalités opposées de cette intégration originelle et précoce des tensions résultant de la crise de la tradition et du développement de la modernité. En Angleterre, la mise en crise de la société médiévale a été en quelque sorte intégrée par digestion dans le procès de formation de la société bourgeoise moderne. C'est à travers le développement du régime parlementaire que la transsubstantiation progressive des droits patrimoniaux traditionnels en un droit moderne a été réalisée dans la *common law*. Ici, la royauté a médiatisé avec succès et durablement les rapports conflictuels entre les forces sociales traditionnelles, aristocratiques et conservatrices, et les forces sociales modernes, bourgeoises et progressistes. Elle y a œuvré à long terme dans le sens d'une fusion de leurs intérêts dans le *commonwealth* sous l'égide de la propriété privée, une fusion relative dont le petit peuple a très longtemps payé le prix¹³.

En France au contraire, la crise de la société médiévale s'est comme enkystée et accumulée à l'intérieur du procès de transition à la modernité, les forces sociales traditionnelles se figeant et radicalisant leur position face à une bourgeoisie que sa faiblesse relative rendait dépendante de la royauté et de l'État absolutiste. En neutralisant le Parlement et en se renforçant avec l'appui de l'Église, la royauté a donc maintenu la séparation des forces sociales antagonistes, tout en réalisant directement en soi l'unité de la société. Cela ne supprimait pas l'opposition des forces sociales, mais a plutôt servi d'accumulateur à leur antagonisation croissante. C'est donc directement sur la royauté que se sont capitalisées les tensions de la société, et lorsque la pression est devenue trop forte, c'est l'accumulateur qui a sauté, avec la Révolution. Alors, la bourgeoisie a pris directement la place du roi en s'identifiant idéologiquement à l'ensemble du peuple, sans toutefois parvenir, comme en Angleterre, à mettre en commun ses intérêts avec ceux de l'aristocratie. D'où l'alternance typiquement française entre les républiques et les restaurations de la monarchie (qui n'a vraiment pris fin qu'avec de Gaulle), mais qui n'a jamais remis en question le rôle fondamental de l'État moderne dans la constitution de l'unité sociétale-nationale.

Par-delà ces différences, il y a cependant entre l'Angleterre et la France un point commun essentiel : la société y a précocement pris la forme de

12. Ces intertitres sont le fait de la rédaction (*ndlr*).

13. Il n'y a qu'à penser au drame des *enclosures* et à la brutalité du droit pénal, notamment en ce qui concerne la protection de la propriété. C'est dans le contexte de cette violence que le capitalisme industriel a pu ensuite se développer en Grande-Bretagne de manière plus précoce et massive qu'ailleurs (cela a été bien décrit par Dickens). Un auteur a même parlé, à propos de tout ce processus, de « génocide intérieur » perpétré contre le peuple par la bourgeoisie alliée à l'aristocratie.

l'État-nation, et lorsqu'au tournant du XIX^e siècle, l'Europe entre dans l'ère de la révolution industrielle capitaliste et de la concurrence impérialiste mondiale, les institutions de type moderne sont solidement établies dans les deux pays, et la légitimité de l'État parlementaire y est solidement assurée pour l'essentiel, notamment parce qu'elle est désormais confortée par l'idéologie universaliste des Lumières. Ainsi, ces deux sociétés (auxquelles il faut ajouter la jeune société des États unis d'Amérique et, de manière plus périphérique, la Hollande) bénéficient d'une avance indiscutable dans le développement de la modernité institutionnelle, politique et économique qui est identifiée au progrès de l'humanité, une avance qui rejette toutes les autres sociétés européennes¹⁴ dans une position correspondante de retard historique, ce qui représente pour elles un handicap dans la nouvelle compétition internationale que le développement du capitalisme va exacerber¹⁵.

L'Allemagne

Dans la plupart des autres (grands) pays européens, le passage de l'empire cosmopolite à des sociétés nationales unifiées et dynamiques s'est trouvé longuement différé, pour toutes sortes de raisons que je ne peux pas présenter ici. La crise de la tradition s'y est aussi accumulée, surtout sur le plan culturel, mais en l'absence d'une instance politique de médiation. Ne participant que peu à la dynamique politique de la modernité qui aurait pu leur assurer une nouvelle synthèse sociétale de nature identitaire, ces sociétés n'en étaient pas moins de plus en plus sollicitées par la modernisation. Leur participation à la modernité fut donc plus culturelle que politique et institutionnelle, et même celles qui avaient jusqu'à la Renaissance connu un remarquable développement économique, technique et culturel (de type bourgeois), telles de larges parties de l'Allemagne et de l'Italie, se virent progressivement mises à l'écart du développement capitaliste qui requerrait un État national unifié et fort en tant qu'instance de régulation uniformisante.

L'équilibre en quelque sorte diplomatique entre ces sociétés d'Ancien Régime et celles qui étaient déjà proprement modernes s'est rompu au

14. Du point de vue de la dynamique mondiale de développement de la modernité, les sociétés non européennes vont d'abord servir de proies et d'enjeux dans la lutte colonialiste impérialiste et, à l'exception du Japon, elles n'entreront de manière autonome sur la scène de l'histoire moderne qu'un siècle plus tard, en même temps précisément que tout le monde occidental entrera en crise, cette crise de sortie de la modernité dont je parlerai tout à l'heure.

15. Il faut relever, pour le sens général de cette analyse, que cette compétition capitaliste-impérialiste mondiale (et pas encore « globale ») est à proprement parler « inter-nationale » : pour les puissances qui peuvent y prétendre, elle est médiatisée de manière très directement politique par des États-nations déjà constitués ou en voie de réaliser cette unité qui est devenue la condition de la souveraineté.

moment de la Première Guerre mondiale, qui résultait d'ailleurs elle-même déjà, en partie du moins, de la politique de modernisation et de rattrapage qu'avait entreprise l'Allemagne, tardivement et seulement partiellement unifiée sous l'égide de la Prusse. Là, il s'était déjà passé quelque chose de nouveau, qui rendait définitivement non viable cette sorte de concordat entre modernité et tradition qu'avait cherché à établir le traité de Vienne pour colmater les bouleversements qu'avaient entraînés en Europe la Révolution française et les guerres napoléoniennes. La chose nouvelle, c'est le développement du capitalisme et la crise idéologique et sociale de la modernité qu'il avait engendrée, et cela avant même que les sociétés d'Ancien Régime ne parviennent à la rejoindre, à s'y convertir (comme elles ne le voulaient d'ailleurs pas) et à s'y faire une place (comme certaines le recherchaient énergiquement, en s'engageant dans une modernisation par en haut qui avait pour elles une valeur révolutionnaire). Le capitalisme industriel expliquait en même temps la crise interne de la modernité et l'exigence absolue de rattraper celle-ci sur le plan économique et technologique, pour survivre. En effet, le capitalisme industriel inaugurerait une nouvelle forme de compétition entre les nations qui était celle de l'impérialisme planétaire, et qui n'avait plus rien à voir avec la recherche traditionnelle de l'« équilibre des puissances ».

Je ne considérerai ici que le cas de l'Allemagne¹⁶, puisque son histoire est au cœur d'une des deux figures du totalitarisme qu'il s'agit de confronter ici, la plus radicale, la plus ardente, celle du nazisme. Entre la modernité précoce anglaise et la modernité retardée des pays allemands dispersés dans l'empire, est venu s'intercaler le modèle français de la révolution politique-nationale moderne, qui a capté et synthétisé en lui toute la radicalité politique et idéologique de l'opposition entre la tradition et la modernité¹⁷. C'est ce modèle français qui a fasciné et mobilisé les élites intellectuelles allemandes (jusqu'à Marx), alors qu'il n'était pas digérable par la structure sociale et politique encore archaïque de la société allemande. L'Allemagne s'est alors tournée vers une révolution nationale-culturelle, où Hitler sut capter la culture dans le schéma du déterminisme biologique-racial qui l'obsédait (comme d'autres à l'époque). Mais le programme nazi et l'emprise du mouvement nazi n'auraient pas pu fonctionner sans l'impact brutal de la seconde crise, qui avait ses racines dans le développement du capitalisme industriel, engendrant en même temps une société de masses déracinées et

16. Le cas de l'Allemagne serait ici à confronter, dans la même perspective théorique ou analytique, avec celui de la Russie et, à un moindre degré d'intensité, avec ceux des autres pays qui se sont au même moment lancés dans l'aventure des fascismes (l'Italie, l'Espagne, le Portugal...).

17. D'où le caractère exemplaire de la Révolution française sur le plan théorique, que ne possède d'aucune façon la Révolution américaine.

une problématique de la lutte des classes révolutionnaire, avec l'appel à la mobilisation salvatrice qui lui est propre. C'est cela qui a fourni au national-socialisme son carburant ainsi que son label « socialiste », qui a tellement servi le mouvement dans la mobilisation de masse qu'il est parvenu à réaliser jusqu'à la prise du pouvoir – qui resta néanmoins un coup de force : que serait-il arrivé si la présidence du Reich n'avait pas été occupée par un Hindenburg réactionnaire et déjà gâteux ? Il faudrait encore invoquer ici l'humiliation du traité de Versailles, ainsi que la crise économique de 1923, puis celle de 1929-1933, qui procurèrent au mouvement nazi une exceptionnelle caisse de résonance dans tous les milieux déjà socialement et idéologiquement désarmés et politiquement désarçonnés.

Le double-bind de la modernisation

Dès le milieu du XIX^e siècle, c'est la réalité du développement du capitalisme et ses contraintes nouvelles qui se sont substituées, massivement, à la réalisation politique, sociale et culturelle du projet idéaliste des Lumières, alors même que l'ancrage de bien des gens et de nombreuses sociétés dans les formes traditionnelles d'intégration sociale commençait à peine, pour eux et pour elles, à vaciller ou à s'effondrer, et alors que leur identité collective s'était, par superposition des deux modèles ou par mimétisme, déjà virtuellement refaçonnée selon le modèle de l'appartenance nationale et de la puissance collective que permettait de rassembler une organisation sociale rationnelle. Dans leur effort de rattrapage qui devenait une question de survie dans l'univers compétitif capitaliste, ces gens et surtout ces sociétés ne pouvaient déjà plus rejoindre la modernité que pour plonger au cœur de sa crise. Au plan de la vie collective, ces sociétés se trouvaient donc placées dans une position analogue à celle que Gregory Bateson a décrite, sur le plan psychologique, comme un *double-bind*, une double contrainte contradictoire. Leur *volonté de modernisation* s'est donc tournée contre la modernité, nourrissant de toute son énergie (l'énergie du désespoir) des révolutions anti-modernes polarisées par des utopies futuristes d'intégration organisationnelle et de puissance technologique, des utopies réalisables à travers un effort de mobilisation dans lequel *toutes* les forces sociales *devaient être réunies* dans une même direction, *sous un même commandement* (celui du parti d'avant-garde totalitaire, dont l'unité était elle-même subsumée sous la figure de son chef, ou projetée en lui : Hitler, Staline, puis Mussolini, etc.). Resterait à voir, dans le cas de l'Allemagne hitlérienne, comment et pourquoi cette mobilisation totale (la *totale Mobilmachung* dont Hitler reprend le slogan à Ernst Jünger) s'est catalysée spécifiquement non pas tant autour de la haine subjective des Juifs que d'un programme objectif de destruction totale des Juifs, c'est-à-dire autour de la fabrication d'une figure totalement délirante de l'ennemi ontologique, entièrement

chosifié¹⁸. La manière dont le nazisme a organisé sa mobilisation à partir d'une synthèse (ou d'un amalgame) spécifique et d'une mise en slogans¹⁹ des idéologies de crise qui étaient communes en Europe au tournant du xx^e siècle peut apporter une partie de la réponse, mais sans doute pas la réponse elle-même, qui excède toute manière de formuler la question et d'en comprendre la portée.

Je ne peux pas présenter ici une vue détaillée sur la nature et la structure du champ idéologique caractéristique de la modernité²⁰. Je me contenterai de dire que ce champ idéologique est structuré en deux niveaux. Il y a tout d'abord celui des caractères généraux de l'idéologie moderne, telle qu'elle s'est opposée à l'ensemble des systèmes de légitimation des sociétés traditionnelles, et qu'on peut se contenter de désigner par l'individualisme transcendantal, l'universalisme, le rationalisme et la foi dans le progrès, caractéristiques de l'idéologie des Lumières. Cette idéologie moderne a connu sa dynamique propre de formation et d'affirmation entre la fin du Moyen Âge et le moment de la Révolution française. Cependant, la modernité n'a pas été, comme je l'ai dit, un procès continu de modernisation culturelle et donc de réalisation progressive du programme que les Lumières finiront par formuler de manière cohérente et synthétique ; ce fut

18. La « question juive » en tant que question, et particulièrement en tant que question à résoudre définitivement (la Solution finale), est au cœur du délire nazi, mais celui-ci ne s'y restreint pas. Le premier programme systématique d'extermination a concerné les déficients mentaux et il était susceptible de s'étendre à l'ensemble des inadaptés, des déviants, des malformés et des épaves de toutes sortes (et cela déjà beaucoup plus parce qu'ils pouvaient « gêner la race » qu'en raison du fardeau qu'ils représentaient pour la société). C'est à leur égard qu'a été inaugurée la technique industrielle des fours crématoires, avant que les camps de concentration ne deviennent des camps d'extermination. Mais la politique d'extermination a également concerné les Tsiganes, et elle a largement été appliquée aussi, quoique de manière moins systématique, aux prisonniers russes (plus de deux millions quand même !). À long terme, elle semblait viser l'ensemble des populations slaves dont il fallait débarrasser l'espace vital revendiqué à l'est par le Reich pour la race allemande ! La logique d'extermination raciale n'avait donc guère d'autres limites que la logique de domination totale dont elle n'était pas tant un moyen que le mode même d'accomplissement, de manifestation symbolique, « esthétique » (cf. *infra*). Ce qui était conforme au biologisme essentiel qui caractérisait le système nazi et qui représentait son délire central.

19. Par rapport au concept socio-politique d'idéologie, le concept de slogan désigne, comme dans la technique publicitaire, un syntagme communicationnel immédiatement opérationnel, selon le modèle du conditionnement behavioriste. Voir à ce sujet A. Zijderfeld [1981].

20. Pour une analyse détaillée de ce champ idéologique et de sa dimension dynamique, telle qu'elle se laisse saisir jusqu'au moment de la crise qui l'affecte dans toutes ses dimensions à partir de la seconde moitié du xix^e siècle, voir Freitag [2003]. C'est cette crise qui servira de contexte au développement des totalitarismes archaïques et présidera aux succès des mouvements locaux qui en seront les porteurs (voir en particulier p. 302-329, pour ce qui a trait à la situation idéologique générale en Europe, et p. 329-350 pour ce qui concerne la manière dont le nazisme a réalisé la fusion des idéologies de crise, et l'impact que cela a eu sur les caractères formels de sa pratique totalitaire).

une dialectique sociale concrète qui, dans son opposition générale à la tradition, a donné naissance à des antagonismes qui lui appartenaient en propre. À ce second niveau, on a vu s'affirmer d'abord une opposition structurelle dynamique entre le *libéralisme moderne* (qui est un individualisme universaliste se référant à une conception transcendante du sujet) et un *conservatisme lui aussi proprement moderne*, qui met l'accent tout particulièrement sur les conditions de maintien de la société face à l'individualisme libéral et défend l'idéal d'une totalité organique, substantielle, hiérarchiquement intégrée et dont l'harmonie résulte d'un enracinement particulier dans l'histoire. À ces deux courants idéologiques s'ajoute, de manière précoce, un *radicalisme populaire* qui a ses sources lui aussi, à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, dans des mouvements religieux radicaux tels que les messianismes et millénarismes, les vaudois, les *umiliati*, le mouvement de Wycliffe, les hussites, les anabaptistes, puis les *levellers*, les *diggers*, etc. Avec le développement du capitalisme industriel, le courant radical s'exprimera finalement dans la gauche et l'extrême gauche socialiste et communiste principalement liée au mouvement ouvrier.

Or, à partir du milieu du XIX^e siècle, la crise de la modernité va s'exprimer de manière spécifique dans chacun de ces courants idéologiques. Dans le libéralisme, le sujet transcendantal kantien (ou encore le sujet moral humien et lockéen) se trouvera naturalisé dans l'idéologie scientifique du XIX^e siècle, pour devenir, avec l'aide du darwinisme (ou du moins de la manière dont il fut interprété), le sujet de l'instinct, de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle, ou encore, dans le cadre de l'économie politique, le pur sujet calculateur et égoïste. La virtualité d'un tel sujet naturalisé était certes déjà comprise dans la philosophie classique anglaise, empiriste et psychologiste, mais c'est le développement effectif du capitalisme, où la compétition est universalisée comme forme ultime des rapports sociaux nouveaux qu'il institue, qui va lui procurer le champ d'action dans lequel il pourra se réaliser effectivement, en laissant derrière lui tout le supplément d'âme moral dont les philosophes empiristes classiques l'avaient encore revêtu. De cette manière, l'idéologie libérale moderne va perdre toute la dimension émancipatrice et universaliste dont elle s'était chargée comme instrument d'une lutte collective contre l'oppression et la tradition, pour se convertir en discours cynique des plus nantis à l'intérieur d'un nouveau régime sociétal entièrement dominé par la logique (systémique) de l'accumulation capitaliste²¹.

21. C'est l'économie capitaliste, la chrématistique généralisée, qui est la mère de la pensée systémique, tant chez Parsons que chez Luhmann, parce que la régulation y est assurée par le jeu automatique de l'argent sur le marché en tant qu'équivalent général de tous les rapports sociaux normatifs. Il ne restait plus qu'à transposer ce modèle de la régulation économique aux autres domaines de la vie sociale et existentielle... jusqu'à l'amour!

Dans le camp du *conservatisme moderne* opposé à l'individualisme libéral, la défense conservatrice de l'unité organique de la société, des autorités hiérarchiques et de la continuité historique va se transformer en une peur obsessionnelle de la liquéfaction de tout l'ordre social à travers le déferlement des *masses* en lesquelles le capitalisme industriel est en train de transformer l'ensemble du *peuple*. Cette orientation conservatrice radicalement pessimiste, saisie en quelque sorte de panique, va s'engager elle aussi dans la recherche d'un fondement naturaliste à cette unité sociale organique qu'elle prétend défendre et à la supériorité à laquelle y prétendent les élites. Ce sont essentiellement les théories biologiques raciales qui permettent à ce pessimisme de s'établir lui aussi sur le terrain d'une justification naturaliste, scientiste et historiciste, et qui aident à la conversion de la peur des élites en une prétention à la domination totale au nom d'un peuple ou d'une nation dont la supériorité naturelle serait menacée. Cette naturalisation pessimiste du moment synthétique, substantiel, de la société qui est issue du conservatisme moderne entrera d'autant plus facilement en interférence avec le naturalisme individualiste et psychologique du courant libéral que tous deux auront désormais à s'opposer à une même menace : celle qui résulte du renforcement du mouvement ouvrier et des revendications socialistes et communistes à caractère révolutionnaire.

En effet, on va assister également à la mutation du radicalisme petit-bourgeois et du *socialisme politique de classe* ouvrier qui restent solidaires d'un enracinement dans la société en un *socialisme ou communisme de masse* d'extrême gauche, dans lequel le mouvement réformiste ou révolutionnaire va se convertir en une eschatologie révolutionnaire (Sorel, par exemple) qui substantialise les masses en ouvrant la voie à leur embrigadement, leur mobilisation et leur domination par les élites dirigeantes de l'« organisation », du « parti » ou de l'« appareil » qui se présentent comme l'expression immédiate de leur identité et l'instrument exclusif de leur action. Le premier ennemi contre lequel ce socialisme héroïque engagera la lutte sera alors la social-démocratie réformiste, déjà intégrée dans le système politique et institutionnel « bourgeois », et considérée désormais comme son principal pilier ou son ultime sauveur. Les communistes qualifieront eux aussi les sociaux-démocrates de « social-fascistes ».

À travers la nouvelle dynamique des idéologies de crise, les rapports socio-politiques, d'opposition dialectique entre le centre libéral, la droite conservatrice et la gauche socialiste, vont cesser de former système pour se muer en un vaste processus de brassage et de convergence entre des « mouvements » que la mobilisation vers les extrêmes finira par fusionner dans la confusion de leurs thématiques respectives. En Allemagne, c'est surtout le mouvement nazi qui profitera de cette confusion, c'est lui qui saura créer les articulations dynamiques entre toutes ces positions devenues instables, c'est lui qui ouvrira les passages entre tous les courants désorientés qu'il

unira en une même turbulence. Comme l'a très bien noté Hannah Arendt, le nazisme à ce niveau ne propose rien, il ne fait que disposer de tout.

Le nazisme possède cependant, on l'a dit, quelque chose de propre, c'est la conversion du biologisme racial en un programme systématique d'extermination des Juifs, qui avait été précédé par l'élimination eugénique des déficients mentaux, des malades incurables, et qui fut accompagné de celle des Tsiganes et devait déboucher sur le génocide des peuples slaves. La manière dont ce moment propre a été formulé et mis en scène avant d'être mis en œuvre exige d'être examinée, puisqu'il s'agit là du pivot du totalitarisme hitlérien. Ce qui est singulier ici, c'est l'utilisation systématique du modèle biologique de la santé et sa confusion avec celui de la pureté raciale, à l'intérieur de la diffusion médiatique d'une peur obsessionnelle de la contamination, de la contagion, de l'infection, de la saleté, des germes morbides, etc. Or, il n'est pas déplacé de dire que cette unification, en elle-même pathologique, s'est effectuée sous l'égide d'une prédominance de l'aperception *esthétique* sur la réflexion politique et éthique, sur la démarche cognitive, sur le calcul économique, et cela à travers la mise en œuvre de la puissance mobilisatrice de l'image, la valorisation ontologique de la forme. C'est uniquement dans une synthèse esthétique phantasmée que le nazisme a reconstitué l'unité éclatée de la société, et c'est à partir de références essentiellement esthétiques (et non pas politiques ou économiques) qu'il a procédé à cette unification en s'engageant dans une purification ou épuration raciale qui avait pour forme le génocide. On pourrait appuyer ce jugement en invoquant l'importance décisive qui fut accordée aux mises en scène spectaculaires de la puissance du parti, destinées à manifester l'effectivité d'une renaissance collective, de même que les projets architecturaux du III^e Reich, par-delà leur caractère pharaonique, se référaient explicitement au classicisme de l'Antiquité. Il en va encore de même avec l'esthétisation directe de la technique, largement partagée d'ailleurs avec le stalinisme et le fascisme de Mussolini.

Cette accentuation du moment esthétique comme moment exclusif de la synthèse collective, mais aussi au niveau de la formation d'une identité individuelle idéale (le culte du corps, de la santé radieuse, de la jeunesse, de la communion avec la nature, etc.), va de pair non seulement avec la destruction du politique (qui s'y trouve absorbé), mais aussi avec l'abolition du moment éthique au sens kantien. C'est la pure expressivité qui prend la place de la réflexivité critique, en même temps que le moment de la volonté se trouve entièrement projeté dans le Führer pour y être substantifié. Partout ailleurs, même au plus haut niveau des instances du parti, le concept du devoir se trouve réduit à celui de l'obéissance inconditionnelle et l'infériorité à la capacité de sacrifice, qui renvoie à la synthèse esthétique du « caractère ». Dans le domaine du droit, il n'y a plus ni de droit (de système légal, d'État de droit) ni des droits (les droits de la personne), il n'y a plus

que des ordres et des règlements. Et le nazisme, je l'ai déjà dit, est passé maître dans la conversion du traditionnel respect germanique de l'autorité (l'*Obrigkeit*) en une propension compulsive à l'application du règlement et à l'obéissance aux ordres. La vertu (puisque la vertu reste cultivée) consiste alors à ne pas (se) poser de questions et à obéir.

D'UN TOTALITARISME À L'AUTRE. LES CARACTÈRES FORMELS DU TOTALITARISME « SYSTÉMIQUE » ANALYSÉS À LA LUMIÈRE DES TOTALITARISMES « ARCHAÏQUES »

Est de nature totalitaire une puissance qui ne connaît, ne reconnaît et ne respecte aucune limite interne ou externe à son emprise sur la réalité. Je parle ici de puissance plutôt que de pouvoir puisque dans son concept sociologique, le pouvoir implique sa légitimité aux yeux des *sujets* qui lui sont soumis, une légitimation par quoi il se justifie dans ou par quelque chose d'extérieur et de plus grand que lui et à quoi il se tient lui-même subordonné. Entendu au sens sociologique, le pouvoir n'est pas sans limites et il ne représente jamais l'instance ultime à laquelle obéit ou se soumet la réalité, et il ne coïncide donc pas avec elle. Cela signifie qu'il prend place lui-même *dans la réalité* plutôt qu'au-dessus d'elle, et qu'il n'en est pas ultimement le maître ou le créateur²². Je ne me réfère pas non plus à la violence pure, qui est toujours une perturbation exogène d'un ordre donné des choses et dont la notion même implique la reconnaissance d'un tel ordre des choses : à la violence généralisée correspond seulement l'idée du chaos. Or le totalitarisme peut être parfaitement cohérent et ordonné, comme l'a

22. D'une manière générale, l'extériorité de la référence transcendantale dans les sociétés traditionnelles garantit ces sociétés contre une emprise directe totale de la puissance divine sur la réalité sociale et mondaine dont l'instance de légitimation ne représente qu'un principe de totalisation symbolique ; toutefois l'intégrisme théocratique tend à abolir cette dualité ontologique et comporte dès lors une orientation totalitaire que limite cependant, en général, la déficience des modalités techniques d'un contrôle total de la réalité qui pourraient la rendre effective. Dans la modernité, le principe rationnel universaliste de légitimation, qui exerce son emprise en même temps sur l'action humaine subjective et sur le monde naturel objectif, comporte également une autolimitation dans le recours principal qu'il implique à la médiation de la réflexion du sujet individuel et à la reconnaissance de la multiplicité indéfinie de tels sujets synthétiques compris comme « personnes autonomes ». Mais cette multiplicité tend à être elle-même abolie par la réduction de la « rationalité » des sujets à sa seule dimension instrumentale (c'est le thème de la « cage d'airain » de Weber), puis surtout à l'efficacité opérationnelle immédiate de leur agir comportemental, une réduction à travers laquelle le caractère synthétique des sujets et la réflexivité du mode de totalisation de leurs volontés particulières tendent à se dissoudre dans les fonctionnements systémiques auxquels ils participent réactivement et adaptativement. Plus la réactivité du sujet aux variations de son environnement est rapide et adéquate, plus il ressemble lui-même à un système cybernétisé. Alors naît précisément le risque totalitaire en même temps diffus et massif dont il est question ici.

montré dans le nazisme sa forme extrême, celle des programmes d'extermination ponctuellement et minutieusement mis en œuvre. On y fit certes usage d'une violence sans limite, mais d'une manière parfaitement ordonnée par les ordres auxquels obéissait son application. Un régime ou un système totalitaire est donc un *ordre totalitaire* et non un pur chaos ou une débauche de violence délirante.

Mais comme il s'agit encore de distinguer, cette fois-ci historiquement, diverses modalités de constitution d'une cohérence d'ensemble et que le concept d'ordre, comme celui de structure, renvoie habituellement dans le langage commun à un arrangement de nature stable et réglé d'avance – alors que les formes qui régissent l'activité totalitaire sont de nature essentiellement dynamique et exponentielle –, il me paraît préférable de parler ici de *système totalitaire*. Déjà, dans le cas du nazisme, la dimension systémique n'était pas absente, en particulier dans l'application du *Führerprinzip*, dans la processualisation du principe de la *Gleichgaltung* ainsi que dans la mise en œuvre de toutes les techniques de la gestion programmée et de l'organisation ; mais le poids de l'héritage archaïque a cependant maintenu le nazisme fortement engoncé dans des formes de fonctionnement bureaucratiques. Il faut dire aussi que l'ordinateur n'existait pas et que le traitement informatique représente l'outil par excellence de l'opérationnalité systémique, puisqu'il en permet précisément l'autonomisation et donc la « libération²³ ». C'est pour la même raison qu'il n'est pas non plus déplacé de parler au sujet du nazisme et du stalinisme de *régimes* totalitaires, en soulignant par là que la puissance qu'ils déployaient se rattachait encore de manière privilégiée à l'instance politique et qu'elle se nouait encore autour d'elle dans sa condition de constitution et d'exercice, et cela malgré le fait que ces deux mouvements tendaient directement à la dissolution de cette instance en tant qu'instance sociale-politique, et donc limitée et conditionnelle, pour la convertir en un système autoréférentiel d'expression immédiate de la volonté qui n'aurait plus été défini que par le déploiement de la violence et de la puissance nue – or le caractère politique de l'usage de la violence réside précisément dans sa conditionnalité, qui maintient une distance entre elle et son objet et par conséquent reconnaît encore principalement l'autonomie ontologique de cet objet.

De l'américanisation

Dans la dimension totalitaire inhérente aux modalités de régulation propres aux sociétés postmodernes et impliquée tout particulièrement dans la globalisation des régulations systémiques dont le lieu de synthèse processuelle est désormais l'« économie financière spéculative », cet

23. Cette remarque est encore plus vraie s'agissant du totalitarisme stalinien.

archaïsme va s'estomper et virtuellement disparaître. Ce n'est donc plus spécifiquement en tant que « régime » que le totalitarisme contemporain pourra être reconnu et décrit, avec la facilité que cela procurait à l'analyse pour procéder à une assignation encore subjective de la violence qui restait le signe le plus visible d'un usage débridé de la puissance et d'une visée ultime de toute-puissance. Toutefois, cette dimension systémique, à caractère formel, ne s'impose pas par elle-même dans le monde contemporain, selon le mode d'une révolution culturelle-communicationnelle-informatique diffuse et cosmopolite, ou encore, plus particulièrement, sous les traits d'une simple mutation économique et technologique. Dans sa forme même, elle correspond à la mutation que la modernité politique et institutionnelle a subie dans le cours particulier qu'a pris l'histoire de la société américaine et par là, elle correspond déjà à un modèle proprement américain d'organisation ou d'agencement de la vie collective qui, par bien des aspects essentiels, rompt avec la dynamique traditionnelle de l'Occident plus qu'il ne la prolonge ou ne l'achève²⁴. Elle ne correspond donc pas tant à la « fin de l'histoire » (Fukuyama) qu'au début d'une « non-histoire », d'une succession indéfinie de procès et d'événements dont le lien et le sens ne sont plus exprimables dans aucun récit, ni même en une pluralité de récits contradictoires ; le réel n'est plus « ce qui est » ou ce qui est advenu, il est immédiatement l'ensemble de ce qui se passe²⁵.

Dans cette comparaison entre le totalitarisme archaïque et les implications totalitaires de la mutation sociétale postmoderne, il me faut encore distinguer les deux aspects ou moments qui y sont impliqués sans s'y confondre encore : il y a d'un côté, sa *dimension systémique* proprement dite, qui en représente le mode essentiel et directement globalisant ; et il y a de l'autre un aspect que je qualifierai de *géopolitique*, dont la forme, toujours encore relativement classique, est sans doute plus manifeste mais reste relativement circonstancielle. Cette dimension est donc moins spécifique au totalitarisme contemporain, elle lui est moins essentielle, et ses manifestations et conséquences sont aussi moins radicales. En effet, la conséquence la plus radicale d'une domination américaine sur le monde ne serait pas l'établissement d'une nouvelle impérialité américaine régnant sans partage, ce serait précisément qu'une telle impérialité triomphante finirait par se confondre avec la réduction directe de toutes les pratiques sociales aux

24. Il m'a fallu négliger dans ce texte une présentation un peu systématique des voies concrètes qu'a suivi la mutation postmoderne. Je l'ai fait de manière assez extensive dans le second volume de *Dialectique et Société*, ainsi que dans « Pour une théorie critique de la postmodernité » [Freitag, 1998].

25. Cela coïncide bien sûr avec la thèse derridienne de la fin des grands récits, reprise par Lyotard et orchestrée par une large frange de la pensée postmoderne. C'est aussi en pleine consonance avec des thèmes essentiels de la pensée de Foucault, de Deleuze et Guattari, d'Agamben, de Vattimo, d'Attali, de Maffesoli, etc., auxquels je ferai allusion plus bas.

formes organisationnelles et systémiques de contrôle productif, et avec la soumission du monde objectif tout entier (hormis bien sûr sa dimension cosmologique!) à la puissance définitive et indéfiniment expansive qui leur est formellement immanente. On serait alors entré vraiment dans une nouvelle ère ontologique qui serait dominée par une *ubris* non plus locale et délimitée – et donc encore subjectivement assignable – mais objectivement généralisée.

Totalitarismes d'hier, totalitarisme du présent

Commençons par examiner les différences entre les deux formes de totalitarisme telles qu'elles apparaissent lorsqu'on les considère à partir du niveau systémique qui est propre au mode de développement des sociétés contemporaines. La première différence est que les tendances totalitaires du monde contemporain ne s'attachent plus à un *mouvement* socio-politique qui se définit lui-même de manière identitaire à travers un principe d'*antagonisme* dont les termes sont substantifiés²⁶. Une telle substantification n'est cependant pas absente dans le mode de régulation systémique, ses termes sont seulement ontologiquement inversés. Le « Mouvement » centralisé de manière hypersubjective (l'identité raciale, le *Führer*) fait place à une dynamique diffuse de procès autorégulateurs d'apparence purement objective (l'économie, le développement des technologies, la subsomption du symbolique dans la prolifération infinie des communications informatiques directement opérationnelles). On n'est donc plus en présence d'une *posture subjective* de nature politique qui nie la réalité telle qu'elle existe par elle-même dans son altérité extérieure, mais d'une *subversion interne directe de la réalité* qui forme l'horizon de notre expérience objective, subversion qui implique une *intégration directe de l'expérience dans la réalité elle-même* à mesure que le mode de cette expérience cesse d'être réflexif et représentatif pour devenir immédiatement réactif et opératoire, et que *la réalité est directement le produit de cette opérativité systémique*²⁷. Par là, je veux désigner la sollicitation médiatique, communicationnelle et informatique continue de la subjectivité, à

26. Cette cristallisation du moment subjectif de l'identité collective à travers la réification d'une altérité antagoniste se retrouve par contre clairement dans la dimension géopolitique du totalitarisme contemporain, comme l'attestent la présente campagne de Georges W. Bush contre le « terrorisme planétaire » et la diabolisation de l'« axe du mal » qui a succédé à celle de l'« Empire du mal » soviétique – voir à ce sujet Jean Pichette (sous la dir. de) [2002]; Daniel Dagenais et Jacques Mascotto (sous la dir. de) [2002]. Dans sa stricte dimension stratégique, cet aspect géopolitique est abondamment documenté par d'innombrables analyses, dont on peut trouver régulièrement des synthèses dans *le Monde diplomatique*.

27. Ainsi, l'abandon du réalisme et du rationalisme dans les théories postmodernes dont Searle fait la critique rejoint le mode effectif de rapport à la réalité qui s'impose dans le fonctionnement organisationnel et systémique [cf. Searle, 2002].

travers laquelle l'activité humaine pratico-théorique est immédiatement absorbée dans l'opérationnalité systémique pour n'en former plus qu'un moment processuel interne. La subjectivité finit alors, comme dans les jeux vidéo, par se projeter elle-même complètement dans cette participation systémique en devenant simple capacité opérationnelle, en même temps que, pour elle, ce sont ces fonctionnements opérationnels qui deviennent le réel le plus concret, la source la plus immédiate de son expérience, une réalité « virtuelle » qui fait écran à la présence des autres et du monde tels qu'ils sont en eux-mêmes et pour eux-mêmes. En outre, cette nouvelle réalité est entièrement constituée de mouvements continuels formant tous ensemble une agitation incessante de procès et d'événements qui exige une disponibilité adaptative de tous les instants, où le sujet est emporté comme simple support des mécanismes de *feed-back* qui régissent la totalité des dynamiques auxquelles il participe et dans lesquelles il se disperse continuellement. On est en présence ici d'une nouvelle forme d'aliénation qui atteint le ressort intime de ce retrait identitaire qui fonde la permanence du sujet à lui-même et pour autrui²⁸. Le modèle qu'évoque cette nouvelle condition de la subjectivité est celui d'un *gambler* pour qui toutes les dimensions de son expérience et de son existence propres seraient continuellement *mises en jeu les unes contre les autres*, comme des actions en Bourse.

Et c'est bien ce modèle existentiel qui a été formalisé par la théorie de l'action rationnelle de Becker [1976] qui, tout absurde qu'elle soit ontologiquement et épistémologiquement, possède une inquiétante objectivité

28. On retrouve ici une nouvelle fois une remarquable correspondance entre le changement de la réalité et l'apparition de nouvelles conceptions philosophiques du sujet qui restent fondées sur la dénonciation de la forme autoréflexive qui lui avait été donnée dans les sociétés modernes et même déjà, sous une forme alors toujours concrète et particulière, dans les sociétés traditionnelles. Cette autoréflexion intérieure à travers laquelle le sujet réalise et affirme son identité synthétique face à autrui et en rapport avec autrui fait alors place à une hétéroréflexivité qui n'est plus qu'un jeu de miroirs mobiles entièrement tournés vers l'extérieur, un simple « dehors » qui n'est plus peuplé d'autrui ni de choses, mais seulement d'événements entièrement discontinus et aléatoires. C'est ainsi que Deleuze propose de désigner le sujet non plus comme un « in-dividu », mais comme un « dividu » [cf. Deleuze, 1969, et Deleuze, Guattari, 1980]. G. Agamben, de son côté, désigne la personne comme une « singularité quelconque », qui échappe à toute identité fixe et du même coup à toute « aliénation » dans la reconnaissance immédiate de son « être-tel » qui « voisine » avec la « totalité vide et indéterminée » de ce qui est hors de lui [cf. Agamben, 1990]. Deux choses sont ici remarquables selon le point de vue ontologique que tente de respecter mon analyse : d'une part, l'incapacité à penser le particulier concret dans son caractère synthétique propre (le soi, le genre, le commun, la culture, la société, l'histoire, l'objet, la chose, le monde), et d'autre part, la correspondance parfaite d'une telle conception du sujet et de son rapport au monde extérieur avec la situation systémique telle qu'elle est décrite par Luhmann. Pour tout système, l'« environnement » est en effet précisément une « totalité vide et indéterminée » ontologiquement. Sur Agamben, mais aussi sur Deleuze et toute la ligne de pensée philosophique postmoderne qui s'inspire de Nietzsche, voir Frank Muyard [2001]; et aussi Antonio Negri [2000]. Pour une analyse résolument critique, voir Céline Lafontaine [2004].

virtuelle ou prémonitoire si l'on comprend que la figure du sujet qu'elle dessine en la postulant ontologiquement s'inscrit directement dans la réalité du nouvel univers systémique. Il faut donc bien voir que la théorisation hypersubjective du calcul rationnel (impliquée dans les théorisations socio-politiques néolibérales !) assure directement, par son excès et son invraisemblance mêmes, la transition idéologique des théories « modernes » du sujet²⁹ vers la théorie absolument positive et impersonnelle des systèmes autoréférentiels et autorégulateurs de Luhmann, qui sont très expressément des « systèmes sans sujets ni fins » ; ces deux approches sont donc très directement complémentaires dans le moment historique de transition où nous vivons. Et il ne faut pas oublier non plus que de telles théories sont loin d'avoir une valeur purement descriptive et explicative : elles ont elles aussi une portée idéologique directement opérationnelle tant au plan « pédagogique » qu'au plan « institutionnel » puisqu'elles abolissent pour l'une, toute la réflexivité synthétique du sujet (qui est transformé en un centre de calcul qui opère continuellement les choix dictés par la maximisation de ses avantages comparatifs dans le contexte unidimensionnel des variations principalement imprévisibles³⁰ des coûts et des prix sur un marché universalisé des biens et opportunités), et pour l'autre, toutes les références normatives et identitaires collectives dont le caractère d'idéalité était objectif dans des institutions sociales communes. Car si Luhmann applique nominalement sa théorie à l'interprétation transhistorique des formes sociales, celle-ci ne possède en réalité de pertinence que dans un univers entièrement organisé et donc universellement stratégique, de type postmoderne, « décisionnel-opérationnel³¹ ».

29. Il s'agit en fait déjà de la réduction du sujet transcendantal moderne en sujet calculeur empirique, mais ce dernier reste encore « moderne » par l'unité principielle qui lui est imputée, une unité que lui dénie la conception postmoderne du sujet (chez Derrida, Deleuze et Agamben notamment).

30. La théorie de Becker a pour postulat, assurant sa cohérence interne, que le sujet des « choix rationnels » ne contrôle pas normativement les désirs de nature différente qui forment en quelque sorte la « demande » sur le marché interne sur lequel il effectue librement ses choix dans l'allocation des « ressources de temps » dont il dispose, et c'est là une condition pour que ce « marché intérieur » puisse s'intégrer directement au « marché extérieur » avec lequel se confond désormais la « société ». Du même coup, le « sujet des préférences » sur lequel repose la rationalité du système théorique de régulation est un sujet qui doit faire abstraction du sujet moral et du sujet social, ou qui s'en est déjà totalement dégagé, qui en ignore l'existence. On retrouve le même postulat dans le « voile d'ignorance » de Rawls, qui signifie pareillement la nécessité formelle de faire abstraction de la société, des normes et des valeurs substantielles comme condition préjudicielle de construction et de validation de la théorie de la justice qu'il propose. On a la même chose chez Richard Rorty, qui rejette tout débat public sur la conception du vrai, du juste et du beau, ces questions de finalité étant strictement réservées à la sphère privée. Voir à ce sujet Thomas McCarthy [1992]. Voir également Jacques Hoarau [1996].

31. De manière analogue au darwinisme qui projetait sur la totalité de la nature vivante le modèle de la concurrence généralisée caractéristique du capitalisme.

Un des domaines où cela est le plus visible est celui dans lequel tendent à fusionner ce qu'on nomme maintenant les systèmes de formation et d'éducation d'un côté, et les systèmes de production du savoir techno-scientifique de l'autre. Cette fusion y est très explicitement réalisée par le biais du branchement direct de ces deux systèmes sur celui de la spéculation financière qui régit l'économie, ce qui implique l'importation elle aussi directe des modes de gestion, de programmation et de contrôle propres à une économie organisée sous l'égide d'un environnement spéculatif dans le monde de la recherche scientifique comme dans celui de l'éducation³². Un autre exemple remarquable et inquiétant est celui de la culture médiatique où fusionnent dans leur plus petit dénominateur commun les « logiques » de la création, de la diffusion et de l'appropriation culturelles (désormais respectivement production, circulation, consommation), avec leur immense charge existentielle, normative et identitaire, et celle de l'information telle qu'elle était définie à partir du présupposé politique de l'« espace public » et de la participation réfléchie des citoyens à l'orientation de la vie collective (la *praxis*). Ajoutons celle du divertissement, entendu comme une activité « libre » et « ludique » des individus dans leur sphère privée (mais qui est devenu un supermarché de la consommation programmée des signes et des *stimuli*), et enfin celle de l'économie qui intègre le tout en tant que système de production et d'accumulation indéfinie de la valeur (mais où la valeur ne se constitue plus comme valeur des « biens », mais immédiatement comme production exponentielle des « signes de la valeur »), qui prend ainsi elle-même, comme le disent Debord et Baudrillard, la forme spectaculaire de la simulation universelle³³. Or c'est cette économie – ou plutôt cette chrématistique universelle – qui est devenue l'instance déterminante de l'intégration globale de toutes les autres dimensions de la nouvelle culture communicationnelle et informatique. Ici aussi, le gigantesque système que sont devenus les médias absorbe en lui, pour les mêler et les confondre dans sa propre matière première indifférenciée, une multitude de « finalités » dont l'hétéronomie essentielle ouvrait et structurait le champ objectif où pouvait s'exercer la liberté des sujets et s'accomplir de manière réfléchie leur expérience du monde et leur participation à la société. Toutes ces finalités s'y trouvent tendanciellement réduites à de simples « stimulations » et « motivations subjectives », dont seule l'« énergie

32. Voir à ce sujet Gilles Gagné (sous la direction de) [2000], ainsi que Jean-Pierre Le Goff [1999] et Michel Freitag [1996].

33. C'est évidemment ce qui se passe en Bourse, mais on retrouve cela aussi sur le marché de l'art, dans l'usage des marques et des logos, dans la propriété intellectuelle, etc. C'est dans cette abstraction de la valeur comme signe efficient que l'« économie » peut devenir le système intégral qui subsume tous les autres systèmes (établis anciennement comme « institutions ») et donc toute la « réalité ».

mobilisatrice » compte pour le système et se trouve directement produite par lui (à travers la production publicitaire du désir et la manipulation directe des comportements).

L'opérationnalité systémique

Dans le fonctionnement systémique, tout se branche sur tout, comme par exemple dans la « mise en boucle³⁴ » directe de la production et de la diffusion des messages médiatiques sur les cotes d'écoute et de celles-ci sur les politiques de grande-puissance ; comme dans le branchement réciproque des sondages sur les programmes des appareils de contrôle, et des décisions des « appareils d'État » sur les stratégies des entreprises et sur les indices économiques ; comme dans le branchement de l'éducation sur les besoins de l'économie et les taux d'emploi, et celui de la recherche scientifique sur les taux de profit des corporations transnationales, à travers le « partenariat ». À l'hypersubjectivation fantasmatique des mouvements totalitaires « classiques » correspond maintenant l'objectivation comportementale directe, réactive, de toute subjectivité, qui conduit à sa mobilisation continue par et dans des procès interactifs impersonnels dont le déploiement global prend désormais également une forme délirante parce qu'exponentielle. Le fonctionnement systémique ne se réfère qu'à lui-même en englobant la subjectivité qu'il intègre directement dans son mode opératif comme une fonction contrôlable tantôt de manière directe, psychologique, tantôt indirecte et probabiliste : il ne s'oppose donc plus à rien puisqu'il met directement la main sur tout en « internalisant » son environnement aussi bien subjectif et social qu'objectif et naturel (ces deux

34. Cette « mise en boucle » est la caractéristique « ontologique » des systèmes opératoires cybernétisés, et non pas la grande loi de la nature qui aurait été formulée par Edgar Morin faisant la synthèse des découvertes révolutionnaires de la cybernétique et de la nouvelle logique du calcul informationnel. Cependant, elle n'exprime pas un fantasme, elle désigne bien une réalité ; mais cette réalité est précisément celle d'une *mutation* des formes symboliques de régulation de la pratique sociale, comme on peut l'observer pratiquement dans tous les domaines de la vie collective. Il s'agit donc aussi d'une mutation virtuelle de la nature humaine, puisque celle-ci se définissait par le symbolique. Dans le domaine du droit, qui est décisif du point de vue de la modernité, c'est cette mutation dont rend brillamment compte par exemple, Gunther Teubner [2002]. Mais il est aussi symptomatique que cette présentation soit effectuée, comme chez Edgar Morin, sous le couvert d'un argumentaire logique qui supprime la portée historique – et donc relative et politiquement contingente et réversible – de la mutation sociétale qui s'y trouve décrite. Chez Teubner, le constat du déclin de la capacité législative des États au profit de la valeur opérationnelle des régulations arbitrales immanentes à la vie économique se limite à la discussion de la dimension purement technique du problème de la régulation, considérée sous le seul angle de son opérativité effective. Pour une vision critique très claire de ce phénomène, voir Gilles Gagné [1992].

dimensions se confondant dès lors pour lui dans une même « objectivité à profil variable » toujours provisoire ou transitoire). Ce qu'on nomme la « réalité » se présente comme un ensemble de flux de variables factorielles liés entre eux de manière transversale, et qui se propagent continuellement sur l'interface sans profondeur où s'accomplissent les échanges entre les systèmes et leurs environnements, comme le font des ondes à la surface de l'eau. La réalité n'est plus qu'interface, une interface dont la dimension et la complexité globales croissent avec la vitesse exponentielle qui caractérise déjà le développement et le déploiement des technologies de production et de traitement de l'information digitalisée qui en forment le milieu opératoire.

Il ne faut pas sous-estimer la puissance déjà effective d'invasion généralisée qui appartient à la régulation systémique à l'égard de tout ce qui possède une consistance propre, qu'elle soit d'ordre « naturel » ou « symbolique ». C'est le *mouvement de la réalité*, et pas seulement sa représentation théorique ou idéologique, qui absorbe en soi le moment subjectif en en « déconstruisant » le caractère réflexif et synthétique³⁵ et en abolissant sa position de retrait, comme il le fait parallèlement de tous les objets d'expérience dont il ne transforme pas seulement le mode de représentation, mais aussi le mode ontogénétique de production. S'il n'y a plus, comme dans le nazisme, de programme d'annihilation de l'altérité, on assiste par contre à un procès de *dissolution interne du rapport entre identité et altérité* dans une *réalité processive totalisante* qui devient aussi une *mouvance totale*³⁶. Ainsi, l'opérationnalité immédiate de la mise en communication informative de tout avec tout tend à former ce nouveau régime ontologique

35. A. Giddens caractérise l'individu contemporain par la « réflexivité », entendue au sens kantien d'une capacité de retour critique sur l'ensemble des conditions de son existence et de son action. Mais chez Kant, cette réflexivité critique avait pour double condition le postulat de l'existence du sujet synthétique transcendantal et celui de l'évidence d'un monde objectif, nommément celui de Newton. À défaut de ces postulats, que la philosophie contemporaine comme les procédures systémiques de régulation et les productions d'un monde synthétique puis virtuel ont mis en miettes, la réflexivité selon Giddens ne participe plus que de la « déconstruction », entendue comme dissolution de « tout ce qui se tient solidement ensemble », pour paraphraser le célèbre mot de Marx à la fin du *Manifeste*.

36. Les ondes, c'est-à-dire les vagues, ne provoquent des effets localisables, et éventuellement des désastres, que lorsqu'elles rencontrent des rives qui leur résistent et ne sont pas elles-mêmes déjà emportées dans leur mouvement. Dans l'idéalité imaginaire d'un univers systémique généralisé, la totalité du réel serait par contre immergée, aussi bien temporellement que spatialement, dans les mouvements indéfinissables des flux et reflux incessants, et il ne s'y passerait par conséquent plus rien, à part d'ineffables tourbillons. La théorie ne saisit que la dissolution de ce qui existe, et donc de ce qui lui échappe encore (c'est le cas de l'amour tel qu'il est traité par Luhmann, et de tous les autres objets auxquels il applique sa théorisation).

d'une « réalité irréelle³⁷ », purement flottante (celle qu'on appelle « virtuelle³⁸ »), et qui est caractérisé par la suppression intime de la distance entre l'identité et l'altérité (plutôt que par l'absolutisation de cette distance, comme dans le nazisme, prélude à la destruction de l'autre). Cela implique la dissolution de l'en-soi du sujet aussi bien que de l'objet dans la constitution d'un nouveau mode d'être qui n'est pas sans analogie avec celui du rêve, du phantasme et du délire, à cette différence près que ce n'est plus le sujet qui rêve, qui phantasme et qui délire (comme Hitler par exemple), mais que c'est plutôt l'ensemble de l'existant lui-même qui devient fantasmatique et délirant, alors que tous les êtres, tels qu'ils sont encore en eux-mêmes selon leur histoire et leur mode d'existence propres, paraissent dépassés, déphasés, débranchés, surannés, irréels en leur obstination obtuse, fermée, « bouchée » d'être et de rester ce qu'ils sont, en leurs places et selon leurs postures particulières.

Le monde entièrement fluide du « virtuel » en fournit l'exemple le plus révélateur, mais il faut bien voir que dans l'interposition du contrôle électronique et informatique entre toutes les pratiques et leurs objets – ainsi que, bientôt, entre toutes les relations qu'entretiennent entre eux directement les objets eux-mêmes –, et à travers le branchement de tous les systèmes de contrôle les uns sur les autres [cf. Bowers, 1992], c'est le « monde » phénoménal comme tel, c'est-à-dire l'horizon objectif tout entier de notre expérience qui tend à devenir globalement un monde virtuel à mesure

37. Si la pensée postmoderne aime tant le paradoxe et manifeste un goût si immodéré pour la figure de l'oxymore (et pour d'autres figures stylistiques à caractère paralogique), c'est que la « logique du mouvement » qui leur est sous-jacente correspond justement au déploiement en boucle de l'opérationnalité systémique dans laquelle se trouvent réfutés réellement les postulats ontologiques et épistémologiques aussi bien substantialistes que formalistes propres en même temps à la logique aristotélicienne et au positivisme universaliste moderne, et cela sans que soit reconnu le moment de la réflexivité synthétique qui est au cœur de la « dialectique du réel ». Le contournement presque obsessionnel de la pensée dialectique, que la pensée contemporaine réduit dogmatiquement à l'ordre du discours pour la critiquer et la rejeter, s'accorde donc à la disparition effective de la *dialectique du rapport à l'altérité* dans la réalité sociale des fonctionnements opérationnels-systémiques. À titre d'exemple dans le domaine de la pensée juridique postmoderne, voir les articles de Gunther Teubner [2002] et d'Alan Hunt [1990]. Sur la dialectique du réel, cf. Michel Freitag [1986, vol. I].

38. Le virtuel pourrait ainsi être redéfini, négativement, par la perte de toute autonomie du réel à l'égard de son mode de représentation subjectif, lorsque ce dernier devient immédiatement son mode de production. Or les technologies informatiques, lorsqu'elles se substituent en même temps aux techniques de la production objectale et aux formes subjectives « naturelles » de l'appréhension sensible et de la représentation symbolique objectives, ont justement cette propriété de faire coïncider le réel avec sa représentation dans l'acte de leur co-production simultanée, un acte qui devient du même coup pure « création », mais alors aussi création de l'éphémère, qui ne se tient et se maintient nulle part, ni selon le temps ni selon l'espace. Ou disons que les temporalités et les espaces y sont devenus infinis en nombre en même temps qu'ils devenaient nuls en grandeur.

qu'il tombe sous l'emprise des régulations systémiques ou qu'il entre en elles pour s'y intégrer. Même la guerre, cette forme extrême d'affrontement de l'altérité, devient virtuelle (du moins pour celui qui la fait sans la déclarer). Même la mort personnelle, cet ultime moment d'accomplissement du principe de réalité subjectif, tend à devenir virtuelle dans les techniques de conservation du code génétique en vue d'une reproduction différée, la survie artificielle, etc. ; et même la naissance, à travers le clonage, les technologies de la conservation des embryons, la reproduction artificielle des séquences d'ADN et les phantasmes de *Jurassic Park*, qui font désormais partie non seulement de notre imaginaire symbolique mais de notre réalité technologique, de ses virtualités effectivement en cours de développement. Tout n'est évidemment pas encore possible, mais nous vivons dans une dynamique techno-scientifique à l'horizon de laquelle tout pourrait l'être, tout devrait l'être, et tout finirait bien par le devenir ultimement dans la mesure où nous nous y adaptons et où nous l'intériorisons. D'ailleurs le possible, dans l'appel duquel nous nous engouffrons comme dans un vide irrésistible, est devenu le réel le plus proche, notre « voisinage » le plus immédiat – « la singularité quelconque qui *voisine* avec la *totalité vide et indéterminée* », ou encore « la singularité voisine avec la totalité du possible » [Agamben, cité par Muyard, 2001, p. 392].

Citons encore l'extension de l'« intelligence artificielle », le déploiement des « cyberespaces » et la formation d'une « cyberconscience » dans le monde merveilleux de la communication tel que chanté par Pierre Lévy [cf. Lévy, 1999, 2000] et bien d'autres. Certes, ce sont ontologiquement et épistémologiquement des phantasmes, mais ces phantasmes, comme tous les autres que j'ai relevés, travaillent *réellement* la réalité et *sont en train* de la transformer en une *réalité* fantasmatique, de la « transsubstantifier » en même temps qu'ils nous transforment nous-mêmes en faisceaux et flux de particules réactives et compulsives, selon le modèle du « branchement des flux désirants » sur le « corps sans organes » élaboré dans l'*Anti-Œdipe* [Deleuze, Guattari, 1972, 1980], qui représente une autre saisissante anticipation et promotion de la réalité délirante par la théorie délirante³⁹.

Une telle réalité peut être décrite, de manière finalement équivalente, soit comme excès de réalité qui englobe et absorbe le sujet indéfiniment sollicité par sa proximité, son ubiquité, sa plasticité, son omniprésence et son actualité immédiates – cf. Annie Le Brun, *Du trop de réalité* [2000] et le concept d'*obscénité* chez Jean Baudrillard [1979] –, soit comme une perte de toute réalité : l'« ère du vide » [Lipovetsky, 1983], l'« insoutenable légèreté de l'être » [Kundera, 1984], la « transcendance noire » [Hottois,

39. Dans l'hitlérisme aussi, des fantasmes délirants sont devenus réels sans pourtant devenir *vrais*. Et c'est pourquoi il est si difficile de penser cette réalité. Pareillement, nous entrons dans une réalité qui n'a plus de vérité.

1984] qui se mue en « transcendance blanche », l'opacité totale qui coïncide avec l'omnitransparence de tout à tout. Toutes les images deviennent réversibles parce que toutes les formes qui constituent le réel de l'expérience peuvent le devenir à travers leur manipulation, « synthétisation » ou « computérisation » virtuelle. L'image ne représente plus quelque chose, elle se montre elle-même puisqu'elle devient directement la réalité en se diffusant partout et en agissant, et par là même elle produit un horizon chatoyant dans lequel tout est possible et où nous nous perdons plutôt que d'y trouver place en lui appartenant, tout en conservant une distance à son égard. Ajoutons que dans tout cela, il est plus facile de faire la critique du déficit ontologique dans lequel se meut et que promeut la théorie délirante, que de s'opposer effectivement à la mutation délirante de la réalité puisque, précisément, celle-ci fonctionne sans déchirements ni contradictions, de manière délocalisée, dénaturée et dés-ontologisée, intemporelle et ubiquitaire.

Un totalitarisme décentré

La deuxième différence entre le totalitarisme archaïque et le totalitarisme systémique contemporain est que le système, comme l'univers einsteinien, *n'a plus de centre* : son centre est partout et il n'a donc plus spécifiquement de périphérie objective, mais seulement un environnement circonstanciel qui est comme sa propre projection hors de soi. Cela, notons-le déjà, n'est pas *encore* vrai au niveau géopolitique dans la mesure où la superpuissance américaine représente l'épicentre de l'expansion de la domination systémique, et où existent encore des résistances qui restent enracinées localement (dans un espace fixe, dans un temps déterminé, dans une culture et une identité particulières). Mais la logique du système est d'internaliser ou de circonvenir complètement ces résistances, notamment à travers les médias qui déjà sont partout en même temps et qui ont pour effet de renvoyer à l'inexistence ce qui n'existe pas en eux et n'est pas produit par eux comme information, comme « nouvelle⁴⁰ ».

En effet, tout « environnement » est virtuellement mobilisé dans le système selon le mécanisme de l'internalisation « informatique » ou « informationnelle », et ce qui résiste en persistant dans son « quant-à-soi », les

40. À ce sujet, voir le livre de Daniel J. Boorstin, *The Image, or What Happened to the American Dream* [1963], un livre précurseur qu'il faut confronter avec *La galaxie Gutenberg* de M. McLuhan [1967], avec *L'espace public* de J. Habermas [1978], avec les concepts de simulation et de simulacre de J. Baudrillard, et enfin, avec le cyberspace de Pierre Lévy, pour se rendre compte de la mutation qui s'est opérée dans la communication, la représentation et le rapport existentiel au réel. Boorstin remarque déjà que l'univers médiatique « artificiel » crée chez ceux qu'il englobe une psychologie infantile caractérisée par des désirs compulsifs mais par une « suspension à des attentes illimitées ».

lieux et réalités réfractaires, tout cela tend à faire figure et à prendre place comme le font des blocs erratiques dans la masse mouvante d'un glacier : des restes d'une réalité disparue. Leur hétérogénéité est soit complètement englobée (comme la « citation » dans l'art spécifiquement postmoderne), soit rejetée sur les franges comme des moraines résiduelles au bord du glacier (mais, après la fonte des glaciers, les moraines faisaient sol et modélaient des paysages, parce que la lenteur géologique faisait partie de la réalité qu'elle façonnait). Il ne s'établit donc pas de rapports dialectiques entre les systèmes et ces réalités qui leur restent exogènes : leur relation est une relation de digestion et d'excrétion. Qui a remplacé la relation d'extermination, d'annihilation qu'avait pratiquée le nazisme. La hache, le couteau, le fusil (et les chambres à gaz) ont fait place au tube digestif ; le « surhomme » est remplacé par l'hydre protéiforme de la « réalité quelconque » qui avale tout avant de s'avaler elle-même (comme dans le film des Beatles, *Sergent Pepper's lonely hearts club band*).

Un totalitarisme sans chef(s)

La troisième différence découle des deux précédentes : le système, en opposition au Mouvement, n'a *plus besoin de chef*⁴¹ puisque étant omniprésent de manière diffuse, il n'est plus représenté ni re-présentable : il est immédiatement présentation de soi, et il n'existe que dans sa « présentification » continue. Sa « violence » n'est plus condensée nulle part, elle n'est plus engagée contre rien de particulier, elle est la puissance purement immanente de l'expansion, le simple déploiement irradiant d'une énergie. Cela non plus ne s'applique pas encore au niveau géopolitique, et c'est pourquoi il est important de distinguer ces deux niveaux de « régulation » et les logiques divergentes qui les animent.

La violence systémique ne se présente donc plus comme un rapport de domination, mais comme l'évidence d'une nécessité opératoire à laquelle aucun arbitraire subjectif ne peut vraiment être imputé ni même soupçonné. S'y opposer est un pur signe de vanité, aux deux sens du terme. Elle est, pour emprunter encore une fois une image à la physique einsteinienne, comme un champ de force gravitationnel généralisé, qui se confond avec l'univers concret au sein duquel les « corps » particuliers ne sont que des « plis » et des « moments de condensation » de l'espace-temps énergétique

41. Georges W. Bush n'est pas un chef, un *Führer*, un *duce* ou un *caudillo*. Même s'il prétend exercer un *leadership* national et même planétaire, sa capacité d'influence et de décision n'est que transitoire et inessentielle ! Le *leadership* est précisément un concept propre aux organisations, qui, avec leurs objectifs particuliers, sont à leur tour intégrées de manière impersonnelle dans les fonctionnements systémiques auxquels elles doivent s'adapter elles-mêmes après en avoir favorisé l'expansion mondiale.

(Deleuze a là aussi trouvé les bonnes images pour décrire cette réalité qui est évidemment aux antipodes de Hitler et de Staline). Mais le « culte de la personnalité » y a pourtant aussi son équivalent renversé, généralisé : c'est l'irrécusabilité de la décision experte, continuellement informée, où l'identité, la responsabilité et l'imputabilité encore singulières et personnelles des experts tendent à être remplacées par l'opérativité directe et impersonnelle des « systèmes experts » dont ils ne sont plus que les serveurs compétents mais anonymes. Nous sommes en présence – et virtuellement à l'intérieur – d'un procès d'*abstraction concrète* où la décomposition analytique de toute entité autoconsistante⁴² et la recombinaison pragmatique-opérationnelle du réel sous la forme généralisée d'une production d'effets quelconques en flux continus⁴³ ne se produit plus seulement « dans la tête » (c'est-à-dire dans le mode de description, d'analyse et de représentation qui est impliqué par les théories postmodernistes), mais directement dans le mode d'autorégulation, d'autoproduction et d'auto-actualisation de la « réalité elle-même ».

En effet, le fonctionnement systémique reproduit indéfiniment dans son propre procès de reproduction l'interminable foisonnement et la profusion indéfinie des « objets transitoires » et en même temps « transitifs » (comme l'ARN messenger de la biologie) qui ne sont rien d'autre que ses propres moments internes d'échange et de transformation⁴⁴. Du même coup, il n'y a plus de fondement ni de sens à la négation pratique de l'existence de l'« autre » : l'altérité est niée avant même de pouvoir se présenter et être reconnue comme telle ; il n'y a plus ni *identité propre* (stable), ni *altérité*, ni *ennemi*, mais seulement des *perturbations* (des « plis ») dont le système gère les effets en les prenant sous contrôle. À la limite, il n'y aura plus besoin d'armées dans le système, puisque les armées agissent pour le compte d'entités sociétales définissables contre des ennemis qui le sont également. Mais il y aura, intégrés dans les fonctionnements, des systèmes de police globalisés ou localisés chargés d'éliminer ou de neutraliser les virus perturbateurs.

42. Symptomatiquement, la philosophie analytique considère toutes les entités comme des « effets de langage » et l'hypothèse même de leur autoconsistance substantielle n'est plus prise en compte. Il n'existe plus que des résultats opérationnels, indéfiniment transformables, et cela indépendamment du fait que les opérations soient de nature purement logique ou bien de nature pragmatique puisque le critère logique du sens se trouve justement défini comme l'effet transformationnel d'une opération sur d'autres enchaînements opératoires, exactement comme en informatique.

43. Des flux où n'existent que des objectifs transitoires, définis en termes de pourcentages, de taux, de seuils, de corrélations, d'indices, de quotas, de barèmes..., tout cela prenant après coup valeur d'objectifs programmés et de normes à réaliser.

44. Voir la série de Michel Serres : *Hermès I. La communication* [1969], *Hermès II. L'interférence* [1972], *Hermès III. La traduction* [1974], *Hermès IV. La distribution* [1977], *Hermès V. Le passage du Nord-Ouest* [1980].

Dans la théorie luhmannienne⁴⁵, toute réalité qui se présente encore avec son quant-à-soi dans l'environnement du système n'est qu'un excès localisé de complexité et d'imprévisibilité relativement à la capacité actuelle de traitement informationnel (ou informatique) du système; la réduction de cette complexité environnementale par internalisation, qui est la loi de reproduction du système, entraîne alors un accroissement de complexité dans le système lui-même, d'où aussi la tendance à une spécialisation fonctionnelle ou opérationnelle interne, qui conduit progressivement à l'autonomisation de systèmes dérivés secondaires, puis tertiaires, etc., et cela dans une sorte de bourgeonnement sans fin puisqu'en l'absence de toute réflexivité interne synthétique, aucune norme d'équilibre global transcendant les procès intégrés et continus d'adaptation et d'équilibrage marginal n'est plus reconnue. À travers cette prolifération interne, ce sont alors les innombrables interfaces entre les systèmes spécialisés qui finissent par absorber dans leur tissu conjonctif spongieux les systèmes eux-mêmes : tout ne forme plus tendanciellement qu'un immense réseau de translations, où aucune traduction significative n'est plus possible.

La dissolution du droit

Le nazisme affichait ouvertement son mépris du droit; mais c'est le concept même du droit qui tend à s'effacer dans le totalitarisme systémique, dans la mesure où l'écart qui maintient les normes à distance des actes qu'elles régissent s'y trouve tendanciellement aboli. Plus précisément, les normes, en l'absence d'une autorité législative centralisée (celle de l'État moderne), ou encore en l'absence d'un *corpus* hérité de la tradition, y prennent la forme d'une simple codification et standardisation des informations que traite le système, et elles s'intègrent directement dans son fonctionnement comme procédures opératoires internes qui régissent ses relations à l'environnement. Ainsi les sujets de droit et les objets du droit se trouvent eux-mêmes directement intégrés dans le fonctionnement systémique en tant que simples variables informationnelles. Le système ne reconnaît plus des droits ayant leur source ou leur assise hors de lui, il gère directement de manière « normée » (paradigmatique ou algorithmique) l'ensemble de la réalité opérationnelle qui appartient à son champ ou à son espace de contrôle. Tant les sujets que les objets de l'activité humaine deviennent pour lui de simples modalités toujours transitoires de son fonctionnement autoréférentiel, de simples lieux ou nœuds de transit dans la circulation généralisée de l'information qu'il gère aux fins de sa propre reproduction ordonnée et principalement illimitée.

45. Une théorisation qui se présente, *d'une certaine manière*, comme une théorie nazie entièrement remise au goût du jour et à l'heure du temps, ce qui veut peut-être dire américanisée et globalisée.

Le droit, dans la mesure où il subsiste encore comme système distinct dans la période de transition (et où il ne se confond donc pas encore directement avec les « systèmes experts »), tend à s'intégrer de lui-même dans les fonctionnements systémiques à mesure qu'il se convertit en procédures d'*arbitrage pragmatique* directement implantées dans les divers champs d'activité, et il se confond ainsi de plus en plus avec leur fonctionnement opératoire endogène. Dans la « juridicisation » et la « judicialisation » généralisées auxquelles on assiste s'estompe et s'abolit la distance entre le droit et la réalité qu'il régit : le « droit » ou la « procédure juridictionnelle » devient la forme de « réalisation » continue de cette réalité, son *modus operandi* immanent. Il n'y a donc plus de droit en même temps que toute régulation devient droit, c'est-à-dire procédure de régulation, et que tout parallèlement devient aussi économie, que tout devient culture communicationnelle et informatique, que tout devient stratégie de puissance et de contrôle, que tout devient expérience existentielle dispersée partout, dans tous les environnements à travers lesquels errent, migrent, transitent et où parfois, pour un moment, campent les sujets. Ce mouvement est lui aussi clairement théorisé par certains courants contemporains des études juridiques aux États-Unis⁴⁶, et il est bien illustré par les procédures d'arbitrage qui devaient contrôler l'application de l'AMI et devaient avoir valeur de plus haute instance judiciaire mondiale, de portée « constitutionnelle ».

La dissolution civilisationnelle

Finalement, le fonctionnement opérationnel-systémique s'abstrait de toute identité sociétale, civilisationnelle et historique : il inaugure comme on l'a dit un « espace global » et la « post-histoire » ! En son universalisme abstrait, la modernité était spécifiquement occidentale puisque c'est dans le développement civilisationnel de l'Occident que s'était opéré le mouvement idéologique et culturel d'abstraction des valeurs et d'universalisation formelle des références transcendantales, et que ces valeurs s'opposaient de manière critique et réfléchie aux valeurs traditionnelles quelles qu'elles fussent. Cette négation des valeurs substantielles traditionnelles au nom de

46. Voir par exemple, Alan Hunt [1990] et Gunther Teubner [2002]. Voir également François Ost [1994], ainsi que Michel Van de Kerchove et François Ost [1992]. L'application des théories de l'autopoïèse (Varela, Maturana, Prigogine) par la théorie systémique de Luhmann et par la théorie juridique postmoderniste est hautement symptomatique puisque le droit représentait justement la modalité de régulation par excellence dans la société moderne ; mais encore une fois, il ne s'agit pas là d'un « dépassement » critique des dualismes caractéristiques de la modernité (sujet-objet, État-société civile, état de fait et obligation, droit public-droit privé, etc.), mais de leur abolition dans une immédiate processivité où *disparaît toute capacité synthétique de jugement réfléchi et d'orientation collective*. Or c'est justement cela qui importe, en dehors de toute « morale traditionnelle » ou de toute « éthique moderne » !

valeurs formelles universalistes modernes fut donc bien un achèvement, une réalisation volontaire propre à l'Occident, par laquelle celui-ci s'opposait non seulement à son propre passé traditionnel, mais aussi, du même coup, à toutes les autres civilisations en les soumettant indistinctement à son défi, puisque ces civilisations extérieures à sa propre tradition étaient toutes « traditionnelles » ou « prémodernes ». Mais il n'en va plus de même en ce qui concerne l'implantation d'une régulation systémique-opérationnelle puisque celle-ci n'érige pas sous une forme abstraite et donc virtuellement commune des principes d'objectivité, de valeur et d'identité qu'elle chercherait à promouvoir pour se justifier : en son autoréférentialité, le fonctionnement systémique est *spécifiquement sans valeur et sans finalité*, sans identité et sans fondement, et il ne *requiert donc aucune justification*⁴⁷. Son mode opératoire n'est plus dès lors universel ou universaliste, il est seulement généralisant et globalisant. Il ne crée aucun surplomb réflexif qui, de manière également virtuelle, ouvrirait à tous l'espace d'une participation critique, mais il engendre des mouvements d'expansion indéfinie qui pourraient tout aussi bien se renverser un jour en un affaissement global incontrôlable.

Ce nouveau mode postmoderne de régulation systémique n'a dès lors plus rien de spécifiquement occidental ou américain, bien qu'il représente empiriquement la globalisation d'un mode de vie et d'une manière d'être « propensifs » qui ont effectivement été une caractéristique du développement particulier de l'Amérique, comprise comme un « extrême-Occident ». Pour utiliser un pléonasse, il représente le triomphe effectif du *compartment* behavioriste sur l'*action* sociale et sur la *praxis*. En termes de valeurs,

47. On reconnaît évidemment ici la position maintes fois affirmée par Rorty, non seulement dans le domaine de la connaissance (où il peut s'appuyer sur ce qu'on peut nommer la « révolution kuhnienne » en épistémologie, cette théorie normative de la *connaissance* que Kuhn convertit en une sociologie pragmatique de la *recherche*, mais aussi dans le domaine politique et juridique. Pour Rorty, la démocratie s'identifie immédiatement avec le mode de vie américain, et les seules régulations légitimes qu'il reconnaît dans l'espace public sont celles qui ont un caractère purement technique et résultent de l'activité autonome des experts, une activité qui n'obéit qu'au seul principe pragmatique de l'efficience. Ainsi Rorty interdit-il, aux techniciens et aux experts au nom de la démocratie, toute référence à des valeurs et tout questionnement sur des fins, en même temps qu'il leur confère le monopole de la gestion de l'espace public. Le marché devient ainsi la seule régulation globale légitime et le calcul spéculatif (à la Becker) l'unique mode reconnu de l'action sociale. Toute expression de valeur, toute réflexion, notamment philosophique, sur les valeurs est formellement interdite sur la place publique; elle n'est plus qu'une question d'esthétique individuelle qui appartient strictement à l'ordre de la vie privée. Ceux qui prétendent néanmoins engager un débat public sur les valeurs et les fins ne sont pas encore traités de terroristes par Rorty, mais seulement de « bandits » et de « brigands »! (Voir les textes de Thomas McCarthy et de Jacques Hoarau déjà cités, ainsi que la présentation par Jacques Mascotto du postmodernisme de Lyotard, Rorty et Agamben dans les *Cahiers du GIEP* n° 7 [1991], suivie de mon propre commentaire sur Apel, Habermas et Rorty.)

il est la négation et la dissolution (d'où les « post... ») aussi bien de l'Occident que de toute autre tradition civilisationnelle, et c'est pour cela précisément qu'il pénètre aisément partout⁴⁸ et qu'il peut être adopté partout puisqu'il ne s'oppose à rien de particulier. Tout ce qui lui est propre, c'est l'efficacité, l'opérationnalité, l'effectivité, et cela suffit à assurer et à justifier son fonctionnement. Tout le reste y rentre de soi-même passivement, seulement en abandonnant sa cohérence particulière et sa force propre dans la recherche exclusive de la « performance » ou encore de la « jouissance ».

Le principe d'efficacité peut en effet, comme celui de l'intérêt qui l'a précédé, s'inscrire dans n'importe quelle forme et n'importe quel mode de l'agir individuel et surtout collectif sans jamais en heurter de front les modalités constitutives et les références d'orientation normative et de légitimation identitaire : il lui suffit de laisser de côté ce qui est déjà là, encore hors de lui. Le mode opérationnel s'insinue simplement dans la texture intime de tout agir, pour se l'assujettir virtuellement comme comportement, puis comme simple algorithme reproductible par n'importe quel moyen technoinformatique. Il est banalement l'autonomisation de l'efficacité en elle-même et pour elle-même, dans la réalisation de n'importe quel objectif, sans égard à des fins quelconques. Or, si c'est bien la société américaine qui, plus que toute autre, a cultivé le souci de l'efficacité, de l'organisation et de la régulation procédurale et systémique, elle sera débordée elle-même, en son identité socio-historique particulière, par la généralisation du mode de régulation impersonnel et processuel dont elle a fait la promotion au nom de l'extension anonyme de sa puissance et de son « mode de vie », au service duquel elle a mis cette puissance. Et elle finira par être absorbée en elle, dans l'impossibilité « physique » (au sens de la *phusis*) de la poursuite de ce mode de vie !

Totalitarisme et déconstructionnisme

Puisque dans la forme systémique, la volonté de toute-puissance s'est directement objectivée sans plus passer par la volonté d'un sujet, elle n'a

48. La logique opérationnelle est aux organisations ce que la logique de l'intérêt est aux individus : elle s'impose par elle-même dès qu'« autre chose » ne s'oppose pas à elle. Dans l'ordre sociologique, cet « autre chose » consiste dans des fins et valeurs telles qu'elles sont non seulement pensées et énoncées, mais réalisées dans des formes culturelles et des institutions – en un mot, dans tout ce qui est proprement humain aussi bien au niveau collectif qu'individuel. Une fois qu'on les a dépaysés et privés de leurs références instinctives par cet équivalent de la terreur qu'est le conditionnement, les rats de laboratoire se comportent en effet selon les paradigmes de l'intérêt et de l'efficacité, et ils sont donc parfaitement « humanisés » à cette forme d'humanité qui ressemble à son tour aux rats de laboratoire, dans la mesure où elle ne se définit plus que par la capacité de résoudre des problèmes. Mais les ordinateurs déjà font beaucoup mieux, ils sont beaucoup plus intelligents que les rats, et que les humains selon le principe de *Turing*.

plus besoin (sauf transitoirement) d'être incarnée – comme dans le nazisme – dans un sujet phantasmatique, lui-même représenté dans un « chef suprême » délirant. On assiste plutôt à la démission de toute volonté subjective, morale et politique, une volonté qui se mesure nécessairement à la résistance d'une altérité : c'est la « réalité processive » elle-même qui devient ainsi irréaliste et délirante. À l'évidence, le terrain a été extraordinairement bien préparé par ces philosophies qui, de Nietzsche jusqu'à Foucault, Derrida, Deleuze et Agamben, ont œuvré à la déconstruction du sujet, du monde substantiel et de tous les termes synthétiques du discours. Pour elles, il n'y avait légitimement, hormis à titre d'illusions ou comme effets de pouvoir, ni sujet synthétique, ni objet autoconsistant, ni concepts (autres que bricolés transitoirement), ni pensée régie par des formes signifiantes communes ; et par conséquent, la continuité de l'existence n'était de manière immanente porteuse d'aucun sens. Le procès de l'histoire n'avait, ont-elles proclamé, « ni sujet ni fin ».

La pensée philosophique a ainsi participé à la dissolution idéologique de ce qui est, et elle a préparé ainsi l'espace vide dans lequel la « réalisation » pratique du nihilisme auquel avait conduit la crise de la modernité pouvait s'effectuer sans heurts, sans drames. Mais il faut reconnaître aussi que cette philosophie a senti venir ce nihilisme *dans la réalité*, comme annihilation effective de tout ce qui est, et que parfois elle en a fait l'apologie. On peut donc juger que c'était aussi une pensée prémonitrice⁴⁹, qu'il fallait écouter par-delà son propre horizon de sens, qu'elle construisait d'ailleurs souvent de manière narcissique, exhibitionniste, surréaliste, autoccomplaisante et irresponsable. Cette négation du réel qui coïncide avec la pensée déconstructiviste est bien illustrée par le déploiement de la réalité informatique « virtuelle ».

De manière plus dangereuse, l'approche purement technologique de la réalité a envahi aussi le politique, où le *contrôle* s'est substitué au *pouvoir* à mesure que les systèmes de la gestion opérationnelle directe remplaçaient les institutions modernes qui régissaient encore les pratiques de vie et les rapports sociaux par le sens et par les valeurs transcendantes qui y étaient investies. Elle a aussi envahi, de manière virtuellement tragique, le monde de la vie tout entier, sous la forme devenue presque banale des manipulations génétiques qui n'obéissent, de plus en plus, comme tout le reste, qu'à la seule logique financière : c'est ainsi que le très long cours de la vie se

49. L'autre branche majeure de la philosophie contemporaine, la philosophie analytique alliée à la logique formelle, s'est d'emblée inscrite au cœur de la dimension techno-logique de la mutation contemporaine, et elle est devenue directement instrumentale à l'égard du développement de la régulation systémique-informatique. Intrinsèquement, elle n'est qu'une technique de clarification de la signification en vue de son utilisation opérationnelle, et elle ne se rattache encore à la philosophie que par le dédain qu'elle affiche à l'égard de toute la « métaphysique » dont elle se détache.

trouve maintenant soumis au très court terme de la spéculation sur les valeurs boursières, assistée par ordinateur⁵⁰ !

La preuve la plus forte de cette menace est donnée par les luttes décisives qui se livrent maintenant autour de la propriété intellectuelle dans l'ensemble du champ de la recherche et de la connaissance, et où on assiste à une démission croissante de la recherche publique orientée vers d'autres finalités que l'accroissement illimité du profit. Et tout le monde sait, englobant tout cela, ce qui est en train d'advenir de ce que nous appelons désormais l'« environnement » (en utilisant un terme systémique qui dénote à lui seul la profondeur de notre complaisance), mais qui n'est rien d'autre que ce que les êtres humains ont toujours appelé le *monde*, le seul qui nous soit *propre* – et peut-être qu'ainsi, ils donnaient voix également aux animaux et à tous les êtres vivants qui faisaient non seulement partie de la réalité, mais qui, depuis toujours, en faisaient aussi, à leur manière, eux-mêmes l'expérience, comme nous.

L'UBRIS POSTMODERNE... ET SES LIMITES !

Dans tous les cas auxquels je viens de faire allusion, il y a un mouvement en même temps diffus et massif vers le totalitarisme : vers la construction et la mise en jeu d'une toute-puissance de nature non pas énergétique (selon le modèle aristotélicien de l'*energia* propre à chaque être et de la *dynamis* qui les relie), ni non plus mécanique (ces deux modèles restent inscrits dans un principe supérieur de l'équilibre ou de l'invariance globale), mais ontologique – comme *ubris* : celle-ci ne désigne plus désormais, comme chez les Grecs, une perturbation de l'ordre du monde, mais une emprise virtuellement totale sur la nature *spécifique* des êtres qui forment la réalité humaine et naturelle. Or la spécificité de ces êtres (pour le non-humain) et leur identité singulière (pour les êtres humains) sont uniques et irremplaçables. La démesure dont il s'agit ici porte virtuellement sur la totalité de la réalité, rompant de manière radicale avec tout ordre ontologique préétabli.

Partant d'ici, la critique ontologique du totalitarisme systémique devrait ouvrir sur une présentation des formes encore distinctes à travers lesquelles il se manifeste dans les différents champs de la vie collective, des champs qui doivent encore leur spécificité à un héritage du passé, qu'il soit moderne et politique⁵¹ ou encore traditionnel et culturel. Le triomphe de la régulation

50. Sur la nature et la portée du capitalisme financier dans la globalisation, voir l'analyse sociologiquement très éclairante de Gilles Gagné dans « À propos d'un barbarisme (la financiarisation) et de son personnage (l'investisseur) » [1999].

51. J'insiste sur le politique puisque c'est le seul mode d'action que nous ayons développé pour agir en commun de manière réfléchie lorsque nous ne sommes plus simplement soumis →

systémique conduirait à une indifférenciation complète de ces champs objectifs et à la perte de toute leur spécificité aussi bien épistémique que sociale. Les différentes modalités de l'action (cognitive/normative, instrumentale/expressive, etc.) qui se nouent entre elles dans la réflexivité du sujet synthétique se confondraient dans l'opérationnalité immédiate des procès, et la différenciation fonctionnelle des domaines institutionnels qui les rapportait au procès de reproduction d'ensemble d'une totalité sociétale unifiée s'estomperait dans l'ensemble des interconnexions systémiques rétroactives ou cybernétiques⁵². Il n'y aurait plus de sens à distinguer encore l'économie du politique et de la culture, ou les modalités et finalités multiples de l'action des technologies qui les réalisent, ni à impliquer encore la responsabilité des sujets dans les opérations cybernétisées de communication et d'information qui s'autorégulent en dehors de tout rapport de représentation synthétique et de participation sociale. Il n'y aurait plus guère de sens non plus à se référer à des « droits » et à la « démocratie », pour ne pas parler de la justice et de la vérité, et encore moins, bien sûr, d'obligation et de responsabilité.

Or cela n'est pas encore fait; le grand mélange dans l'indifférence totale n'est pas encore réalisé. Cela veut dire que les lieux d'impact sur lesquels

→ au réel tel qu'il nous a été donné par la tradition, à travers le rapport immémorial que notre propre devenir humain a entretenu avec lui, et cela quelles que soient les manières dont il a pu être représenté, justifié et sauvegardé.

52. La théorie luhmannienne est encore une fois rigoureusement claire sur ce point essentiel de la structuration interne de la pratique et de la vie sociale, à une chose près cependant : la pluralité des systèmes qui cohabitent et interfèrent entre eux en pure extériorité « environnementale » reste encore chez lui qualitativement et phénoménologiquement spécifiée par la diversité des médias généralisés de communication informative qui assument en chacun la fonction d'unification systémique formelle (la « monnaie » pour le système « économique », l'« influence » pour le système « politique », etc.). Mais cette diversité subsistante des médias opérationnels, qui ne sont plus des médiations articulées entre elles par le sens à l'intérieur d'une totalité autoréflexive (que ce soit celle du sujet ou celle de la société) devient en soi incompréhensible et insignifiante si on ne la rapporte pas encore au moment de la genèse du système à partir de l'institution, c'est-à-dire au moment de la conversion originale de l'action en opération : elle reste dans l'analyse comme dans le fonctionnement systémique l'écho de l'origine où s'est accomplie la *mutation réelle* de la société en systèmes opérationnels, et elle est en même temps la trace de la perte de tout moment d'identité et de synthèse. Hors de cet héritage institutionnel, la réalité que veut saisir le systémisme luhmannien n'est qu'un trou noir dans l'approche duquel il disparaît lui-même fatalement. Il faut remarquer aussi que l'analyse systémique n'est pas la première à avoir répudié théoriquement (en accord avec le mouvement réel) l'existence d'une différenciation fonctionnelle-substantielle significative des formes collectives de l'action et des modalités épistémiques de l'expérience subjective : elle a été précédée en cela par le structuralisme avec l'unidimensionnalité formaliste de son mode de description et d'analyse, et c'est donc lui, au sein des sciences sociales, qui a ouvert le chemin aux analyses « post-structuralistes » c'est-à-dire postmodernistes, et servi de couverture idéologique à la mutation effective des formes de régulation politico-institutionnelles proprement modernes, tout en contribuant à la « liquidation de l'historicité » comprise comme orientation réfléchie du changement social.

porte la conversion des régulations culturelles, politiques et institutionnelles en un déploiement direct et non réfréné de la puissance opérationnelle n'ont pas encore été « déréalisés » à travers leur mobilisation processuelle immédiate; et dans cette mesure, le totalitarisme systémique n'est pas encore vraiment accompli, il n'est qu'en marche, il reste lui aussi seulement virtuel. Et il est donc encore temps d'y échapper, mais pour cela il faut reconnaître quel est son mode propre de domination, qui se confond avec l'extension indéfinie des formes (encore diversifiées) de l'autorégulation systémique : celle du marché, celle de la communication et de l'information, celle du développement autoréférentiel des technologies, celle de la mode, celle de la sécurisation sanitaire et prophylactique, celle de la stimulation publicitaire du désir, bref toutes celles de la généralisation des logiques opérationnelles à caractère autoréférentiel qui sont la négation de toute autonomie des êtres réels.

L'aporie individualiste

Mais il faut reconnaître aussi la nature de ce qui rend la résistance et l'opposition difficiles : c'est que toutes ces logiques qui tendent à dissoudre en même temps les sujets et les objets, les sociétés et le monde, bénéficient de l'aporisme moderne de l'*émancipation du sujet individuel à l'égard de toute contrainte objective*, qu'elle soit sociale ou naturelle, morale ou physique, symbolique, psychologique ou biologique⁵³. Or cette aporie, que Hannah Arendt avait pensée comme l'« abîme de la liberté », tient dans cette donnée ontologique unique : la libération de l'individu à l'égard de tout ce qui le contient en le contraignant à être « quelque chose » (plutôt que rien) et « quelqu'un » (plutôt que n'importe qui), c'est-à-dire un sujet déterminé dans son être propre, libère aussi le sujet de sa subjectivité elle-même. Affranchi de toute nécessité et de toute contrainte, de tout rapport à une altérité autoconsistante et de toute appartenance, le sujet cesse d'être soi-même et disparaît dans les flux et les reflux, les métamorphoses continues de cette « totalité non totalisante » (nouvel oxymore !) qu'est l'ensemble *a priori* indéfinissable des interconnexions systémiques, un ensemble auquel il n'appartient plus, auquel il ne s'oppose plus, mais dans lequel il se meut erratiquement ou stratégiquement en confondant son être propre avec tous les parcours et tous les trajets, toutes les migrations et toutes les errances qu'il y accomplit; ou encore, en projetant sa propre identité dans l'expansion indéfinie des procès, participant illusoirement de leur puissance. Le sujet

53. C'est sans doute ce qui a exonéré cet idéal d'émancipation moderne de toute critique de la part des postmodernes « de gauche » qui restaient attachés à une conception étroite, surannée et assez étriquée de la libération de l'individu à l'égard de tous les « pouvoirs » et de toutes les « contraintes sociales ».

coïncide alors avec l'« ensemble expansif » de la « totalité vide et indéterminée » dans laquelle son mouvement vers la liberté s'est réalisé sous la forme de la libération du pur mouvement. Le jour ne se lève pas sur l'écran de l'ordinateur, et on n'entend plus sonner les cloches dans les espaces sidérés des fonctionnements systémiques. Car l'aube de chaque jour est en même temps unique et universelle, et le son d'une cloche rattache notre présence dans le monde au lieu particulier où a été édifié un clocher.

Autour de nous, les postmodernistes se réjouissent du désinvestissement du Sujet « transcendantal », qui coïncide avec le surinvestissement dont le sujet purement empirique est l'objet pour lui-même, et pour tous les spécialistes qui veillent sur son bien-être. Le problème, c'est qu'ils demeurent impuissants à formuler les limites du système actuel. Ils laissent en plan la question de savoir comment les identités flottantes, comment les lieux défauts de l'intégration symbolique, comment les sujets faibles parviendront encore dans l'avenir à fixer les frontières d'un monde commun qui puisse perdurer, à établir les normes ou les principes permettant de faire de la nécessité d'habiter une planète unifiée mais fragile, une expérience de vie pleine de richesse et un projet commun significatif. Ils ne répondent pas à ces questions-là. Pour eux aussi, l'extension absurde de la visée moderne d'émancipation individuelle, le changement dans n'importe quelle direction assimilé au progrès et la puissance de faire n'importe quoi sont devenus à eux-mêmes leur propre fin, dont le sens libérateur nous échappe de plus en plus mais dont la capacité de désarticulation et de destruction de tout ce qui existe selon une nature propre devient chaque jour plus évidente.

Comme le nazisme, la société postmoderne contemporaine voudrait faire un *saut par-dessus la crise du sens*, en abolissant le sens dans la fuite en avant d'une expansion de la puissance pure : « Tout ce qui est possible, il faut le faire », tel est le slogan du technologisme. Aussi cette puissance technologique et systémique autonomisée tend-elle, dans son développement, à s'approprier le sens de la réalité, le sens des institutions sociales et politiques, le sens des formes d'expression esthétiques, le sens de l'identité, non seulement les pourtours de son expérience, mais son centre où elle s'appartient à elle-même ; elle tend à s'approprier tout cela dans le déploiement de sa simple effectivité, de sa pure productivité virtuellement illimitée, qui sont devenues irréfléchies, et donc « insensées ». Ce mouvement sans frein et sans limites, cette nouvelle forme globale de l'*ubris* devenue purement objective, la philosophie nihiliste ne l'avait qu'anticipée, mais tout cela est en train d'être réalisé, et il appartient à l'humanité de l'empêcher.

Les possibles qui nous restent

Dans cette description du totalitarisme contemporain et de son contraste avec les totalitarismes archaïques, j'ai évidemment poussé l'argument

jusqu'à sa limite, qui tient dans la forme pure du fonctionnement systématique. La réalité dans laquelle nous vivons ne ressemble pas encore à un tel tableau, et il est fort probable qu'elle ne lui ressemblera jamais complètement. Mais ce décalage heureux qui existe entre le modèle type et la réalité exige de faire l'objet d'une mise en garde en même temps qu'il est constaté. Ce qui diffère du modèle dans la réalité historique contemporaine doit son existence à la persistance massive des formes de régulation modernes, traditionnelles et même archaïques. Or ces persistances sont menacées – au même titre que toutes les « espèces en voie de disparition » – par le fait, tout aussi positivement évident, de la puissance et de la rapidité d'expansion des nouvelles formes de gestion organisationnelles et surtout des régulations systémiques. Elles sont aussi menacées idéologiquement, en raison de l'application décalée de l'idéologie moderne progressiste dans un contexte qui a pour l'essentiel déjà échappé à ses prémisses.

Le pouvoir, l'oppression ne viennent plus de ce passé où on avait pris l'habitude presque instinctive de les situer. On n'a qu'à penser à l'impétuosité tout à fait formelle et impersonnelle avec laquelle l'informatisation de l'activité, de la représentation, de la communication et de la « pensée » s'est opérée depuis un demi-siècle – une durée si courte dans l'histoire de l'humanité ! Il n'est donc pas nécessaire, pour penser théoriquement la réalité qui advient sous nos yeux, d'avoir constaté et vérifié empiriquement que tout ce qui est menacé de disparition a effectivement disparu ou est immédiatement en voie de disparition (comme tant d'espèces animales, par exemple) ! Et il n'est pas sage non plus d'attendre que l'appauvrissement du « monde de la vie » nous crève les yeux et nous retire le sol de dessous les pieds pour réagir collectivement de manière pratique, c'est-à-dire encore politique et culturelle, puisque ce sont les deux façons dont nous pouvons agir consciemment, volontairement et réflexivement, en un mot de manière significative et donc proprement humaine. L'adoption d'une éthique de la responsabilité telle que définie et justifiée par Hans Jonas [1991] devrait représenter notre minimum *actuel* de conscience non seulement éthique mais *politique*, cependant que tout ce qui entraîne le monde selon le réalisme irréflecti de l'efficacité pure va précisément dans le sens contraire, selon un *tempo* qui s'accélère à la mesure de notre laisser-faire.

Il existe cependant, heureusement, des marges considérables d'autonomie, aussi bien chez les personnes individuelles que dans les sociétés où nous vivons et qui restent encore déchirées entre la tradition, la modernité et le postmodernisme. Profitons de ces déchirements, de ces résidus et de ces inaccomplissements. C'est grâce à ces marges de confusion que nous ne sommes pas encore dissous dans un appareil régressif et, marginalement, aussi répressif à l'égard de tout ce qui ne s'y soumet pas encore ou refuse de s'y adapter. Il revient précisément aux acteurs et aux

mouvements sociaux d'élargir ces marges ; mais encore faut-il qu'ils sachent ce qu'ils veulent, et que ce qu'ils veulent ou désirent ne soit ni illimité, ni privé de sens, ni insuffisant. Car le sens n'est jamais que le lien qui rattache le particulier au tout, la reconnaissance de sa juste place qui est aussi sa limite. C'est donc le refus de la toute-puissance et de l'*ubris* généralisée qui devrait nous servir, non plus d'utopie de salut, mais simplement de règle de vie commune. La mondialisation politique contre la globalisation systémique, impliquant l'intégration de l'Amérique dans le monde commun, l'*oikouménè*.

Je voudrais conclure cette mise en relation des totalitarismes historiques archaïques que furent le nazisme et le stalinisme avec le totalitarisme post-historique qui nous menace en reprenant le jugement de Hobsbawm, selon lequel le xx^e siècle n'a en rien résolu ou dépassé la crise de la modernité qui est apparue dès le milieu du xix^e, ni à travers ses guerres mondiales et ses holocaustes ni à travers l'effondrement des totalitarismes nazi et stalinien qui en avaient représenté des fixatifs ou des abcès encore locaux. Mais la nouvelle « solution finale » élargie qu'est la « fin de l'histoire » systémique n'est pas moins inhumaine, monstrueuse et inacceptable que ses modèles antécédents. Il nous faut constater au contraire que la crise de la modernité qui avait engendré les totalitarismes qui ont ébranlé et déshonoré l'Occident au xx^e siècle s'est globalisée dans ce qu'on nomme la « post-modernité », et qu'elle atteint désormais l'ensemble des sociétés et des civilisations de l'intérieur et non plus seulement de l'extérieur. Les voies d'un dépassement de cette « condition postmoderne » tout à fait aporétique restent très largement à rechercher, à inventer et à construire, et il faudra prendre patience pour les imaginer et les mettre à l'épreuve de la réalité – une réalité qui n'appartient pas d'abord à ce qui existe, mais à ce qui peut perdurer dans sa possibilité et dans la promesse d'un accroissement de son origine inaugurante (Hannah Arendt). L'acceptation du virtuel comme horizon indéfini de la réalité actualisée signifie la perte du possible, dont la contingence et l'incertitude représentent l'espace toujours limité de la vie, qui peut disparaître parce que, comme chacun de nous, elle aurait pu ne pas exister, mais qui néanmoins reste tout pour tous.

L'étude des formes de la résistance à la puissance d'expansion de la pseudo-réalité systémique et virtuelle, et la réflexion exploratrice sur les voies qui peuvent conduire à une invention reconstructive d'une *oikonomia* post-chrématistique et d'un *oikouménè* post-capitaliste, post-impérialiste et post-technologiste au xxi^e siècle, n'étaient pas l'objet de cet essai purement critique. Ce dernier voulait cependant convaincre de la nécessité de s'y engager, et c'est pourquoi je terminerai en affirmant la possibilité de l'espoir, une possibilité qui, justement parce qu'elle est incertaine, est aussi une obligation urgente d'action.

BIBLIOGRAPHIE

- AGAMBEN Giorgio, 1990, *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Paris, Seuil.
- ARENDT Hannah, 1951, *The Origins of Totalitarianism* (trad. fr. : 1^{re} partie, *Sur l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1973; 2^e partie, *L'impérialisme*, Fayard, 1982; 3^e partie, *Le système totalitaire*, Seuil, 1972).
- 1966, *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard.
- 1972, « Du mensonge en politique » (*Reflections on The Pentagon Papers*), in *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy.
- 1972, *Crise de la culture*, Paris, Gallimard.
- 1981, *La Vie de l'esprit*, vol. I, *La pensée*, vol. II, *La volonté*, vol. III, *Le jugement*, Paris, PUF.
- BAUDRILLARD Jean, 1979, *De la séduction*, Paris, Galilée.
- BECKER Gary S., 1976, *The Economic Approach to Human Behavior*, University of Chicago Press.
- BOORSTIN Daniel J., 1963, *The Image, or What Happened to the American Dream*, Harmondsworth, Penguin Books.
- BOWERS John, 1992, « Postmodernity and the Generalization of Technoscience : The Computer, Cognitive Science and War », in DOHERTY John K., GRAHAM Elisabeth, MALEK Mohammed H. (sous la dir. de), *Postmodernism and the Social Sciences*, New York, St-Martin's Press.
- DAGENAIS Daniel (sous la dir. de), 2003, *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, Québec, Presses de l'université Laval.
- DAGENAIS Daniel, MASCOTTO Jacques (sous la dir. de), 2002, « Wanted Dead or Alive », *Société*, n° 22, printemps.
- DELEUZE Gilles, 1969, « Michel Tournier et le monde sans autrui », in *Logique du sens*, Paris, Minuit.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, 1980, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie II*, Paris, Minuit.
- 1972, *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.
- FREITAG Michel, 1983, « Discours idéologiques et langage totalitaire. Considérations actuelles sur le fascisme et son idéologie », *Revue européenne des sciences sociales, Cahiers Vilfredo Pareto*, tome XXI, n° 65.
- 1986, *Dialectique et société*, 2 vol., Montréal, éditions Saint-Martin et Lausanne, L'Âge d'homme.
- 1989, « Le statut ontologique de la technique », *Société*, n° 4, hiver.
- 1994, « La métamorphose. Genèse et développement d'une société postmoderne en Amérique », *Société*, n° 12-13, hiver.
- 1996, *Le Naufrage de l'Université et autres essais d'épistémologie politique*, Québec, Nuit blanche, et Paris, La Découverte/MAUSS.
- 1998, « Pour une théorie critique de la postmodernité », *Société*, n° 18-19.
- FREITAG Michel (avec la collaboration d'Yves BONNY), 2002, *L'Oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, Presses de l'université Laval, et Rennes, Presses de l'université de Rennes.

- FREITAG Michel, PINEAULT Éric (sous la dir. de), 1999, *Le Monde enchaîné*, Québec, Nota Bene.
- GAGNÉ Gilles, 1992, « Les transformations du droit dans la problématique de la transition à la postmodernité », *Les Cahiers du droit*, vol. 33, n° 3.
- 1999, « À propos d'un barbarisme (la financiarisation) et de son personnage (l'investisseur) », in FREITAG Michel, PINEAULT Éric (sous la dir. de), *Le Monde enchaîné*, Québec, Nota Bene.
- GAGNÉ Gilles (sous la dir. de), 2000, *Main basse sur l'éducation*, Québec, Nota Bene.
- HABERMAS J., 1978, *L'Espace public*, Paris, Payot.
- HOARAU Jacques, 1996, « La postmodernité. Un essai de clarification », *Société*, n° 15-16, été.
- HOBBSAWM Eric, 1999, *L'Âge des extrêmes. Le court vingtième siècle*, Bruxelles, éditions Complexe et *Le Monde diplomatique*.
- HOTTOIS Gilbert, 1984, *Le Signe et la technique. La philosophie à l'épreuve de la technique*, Paris, Aubier-Montaigne.
- HUNT Alan, 1990, « The Big Fear : Law Confronts Postmodernism », *McGill Law Journal, Revue de droit de McGill*, Montréal, vol. 35, n° 3.
- HUXLEY Aldous, 1933, *Le Meilleur des mondes*, Paris, Plon.
- JONAS Hans, 1991, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éditions du Cerf.
- KUNDERA Milan, 1984, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard.
- LAFONTAINE Céline, 2004, *L'Empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil.
- LE BRUN Annie, 2000, *Du trop de réalité*, Paris, Stock.
- LE GOFF Jean-Pierre, 1999, *La Barbarie douce. La modernisation aveugle des entreprises et de l'école*, Paris, La Découverte.
- LÉVY Pierre, 1999, *L'intelligence collective : pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte.
- 2000, *World philosophie, le cyberspace, la conscience*, Paris, Odile Jacob.
- LIPOVETSKY Gilles, 1983, *L'Ère du vide*, Paris, Gallimard.
- McCARTHY Thomas, 1992, « Ironie privée et décence publique », in COMETTI J.-P. (sous la dir. de), *Lire Rorty. Le pragmatisme et ses conséquences*, Combas, Éditions de l'Éclat.
- McLUHAN M., 1967, *La Galaxie Gutenberg*, Paris, Mame.
- MUYARD Frank, 2001, *La Modernité et la postmodernité comme types sociétaux. Perception du réel et formes subjectives*, thèse de doctorat, Université de Montréal, mai.
- NÉGRE Antonio, 2000, *Kairos, Alma Venus, multitude*, Paris, Calmann-Lévy.
- ORWELL Georges, 1950, 1984, Paris, Gallimard.
- OST François, 1994, « A Game without Rules? The Ecological Self-Organization of Firms », in TEUBNER G., FARMER L., MURPHY D. (sous la dir. de), *Environmental Law and Ecological Responsibility : The Concept and Practice of Ecological Self-Organization*, Wiley, Chichester.
- OST François, VAN DE KERCHOVE Michel, 1992, *Le Droit ou les paradoxes du jeu*, Paris, PUF.

- PICHETTE Jean (sous la dir. de), 2002, *Les Tours de Babel. La paix après le 11-Septembre*, Montréal, éditions Les 400 coups.
- RORTY Richard, 1989, « Y a-t-il un universel démocratique ? Priorité de la démocratie sur la philosophie », in COLLECTIF, *L'Interrogation démocratique*, Paris, centre Georges Pompidou, collection « Philosophie » (texte repris dans R. RORTY, 1991, *Objectivity, Relativism and Truth. Philosophical Papers*, vol. I, Cambridge, Cambridge University Press.
- SEARLE John R., 2002, « Rationalité et réalisme : qu'est-ce qui est en jeu ? », *Changements*, n° 32.
- SERRES Michel, 1969, *Hermès I. La communication*, Paris, Minuit.
– 1972, *Hermès II. L'interférence*, Minuit.
– 1974, *Hermès III. La traduction*, Minuit.
– 1977, *Hermès IV. La distribution*, Minuit.
– 1980, *Hermès V. Le passage du Nord-Ouest*, Minuit.
- TALMON J.-L., 1966, *Les Origines de la démocratie totalitaire*, Paris, Calmann-Lévy.
- TEUBNER Gunther, 2002, « Breaking Frames. Economic Globalization and the Emergence of Lex Mercatoria », *European Journal of Social Theory*, vol. 5, n° 2, mai.
- TODOROV Tsvetan, 2001, « Du bon et du mauvais usage de la mémoire », *Le Monde diplomatique*, avril.
- ZUIDERVELD A., 1981, *On Clichés. The Supersedure of Meaning by Function*, Londres, Routledge & K. Paul.